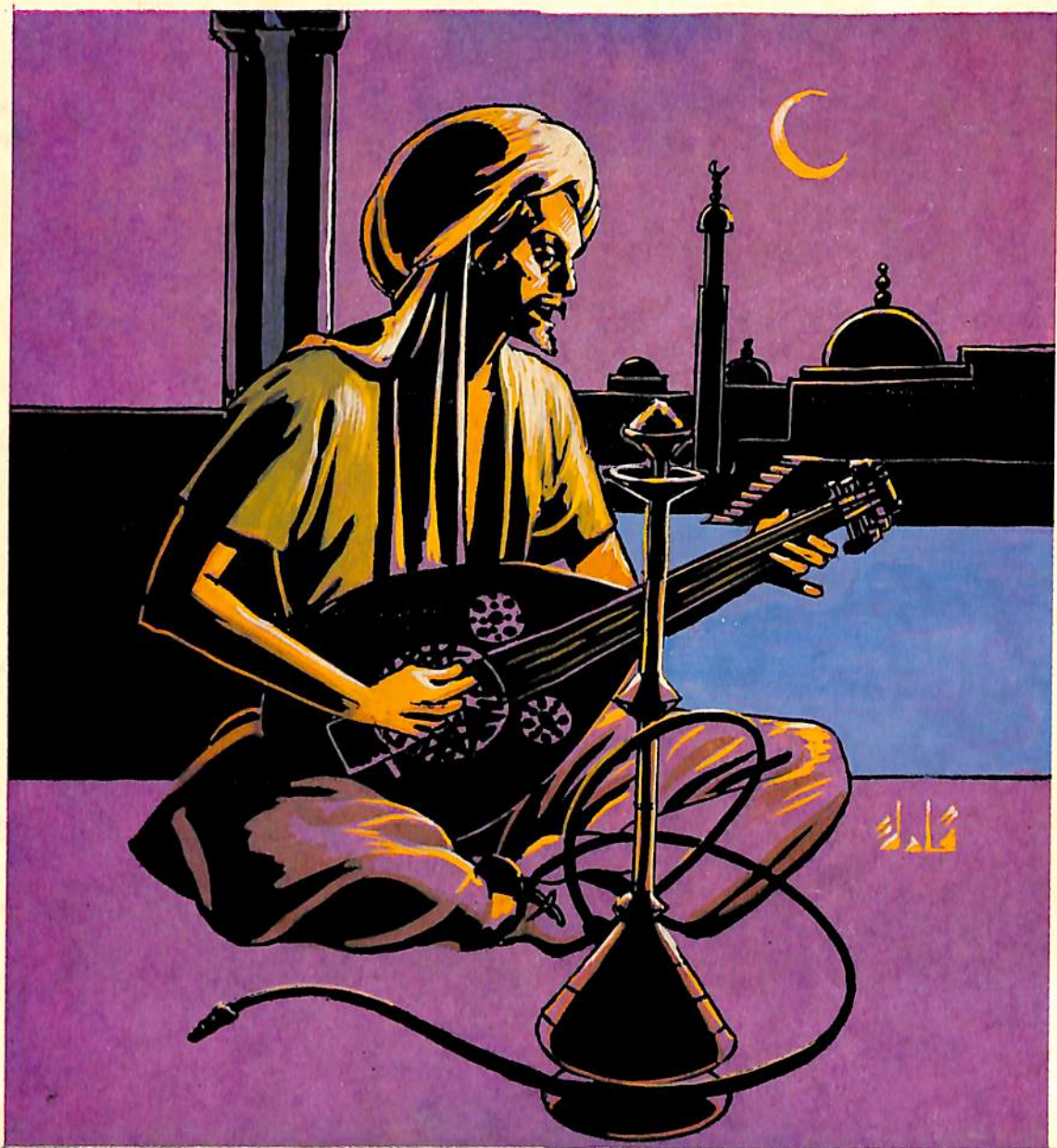


Maya ARRIZ TAMZA

Lune et Orian

(Conte Oriental)

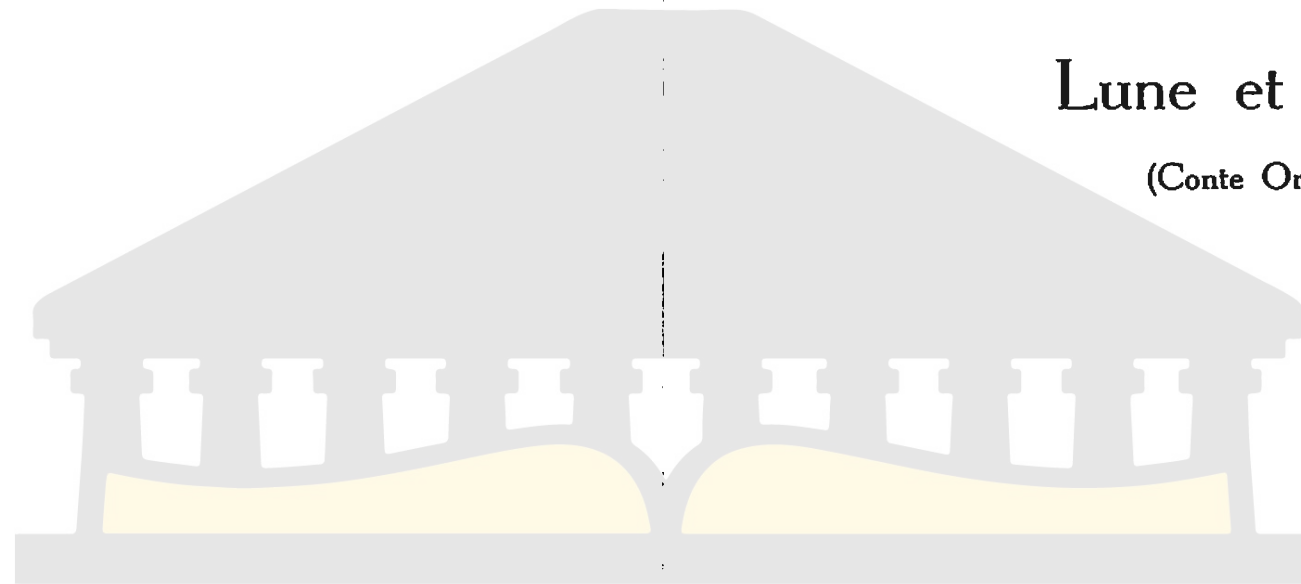


Publisud

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Lune et Orian

(Conte Oriental)



⊙ ⊙ ∇ √ Σ ⊙ ⊙ ⊔ ∞ Σ √
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Maya ARRIZ TAMZA

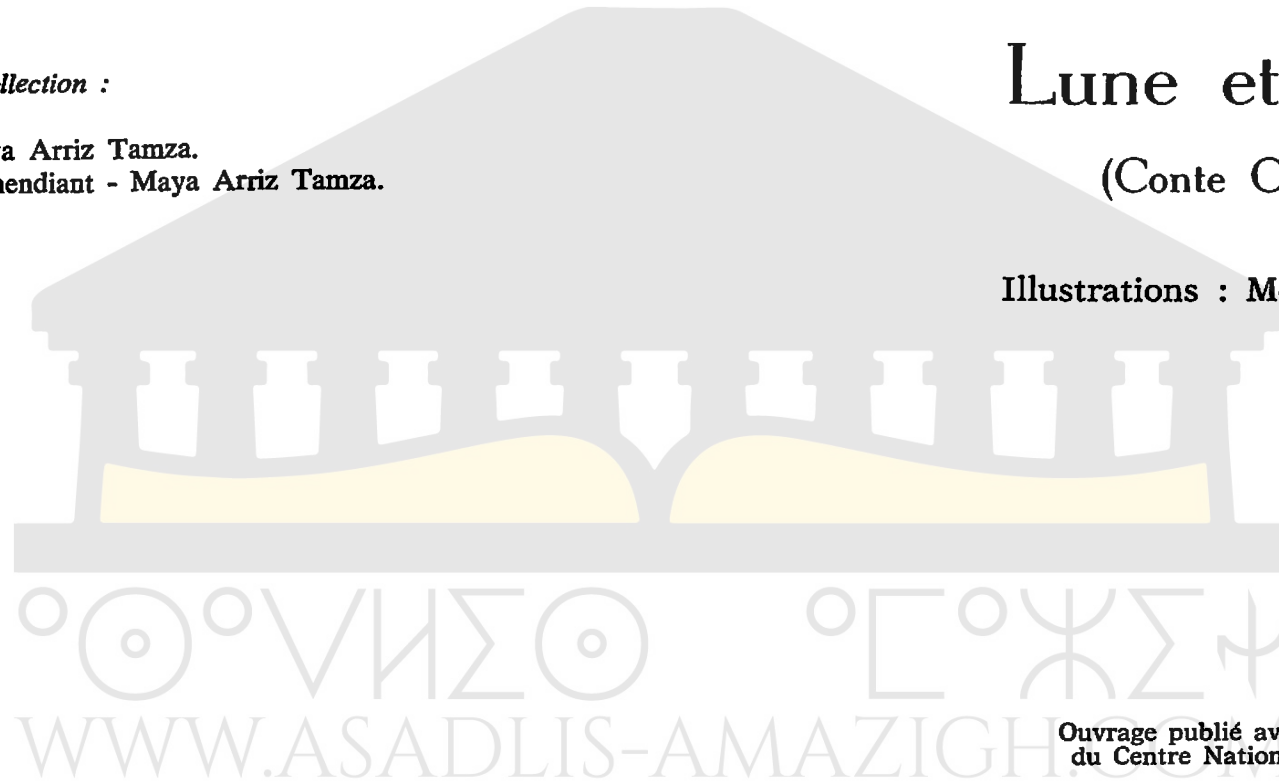
A paraître dans la même collection :

- Zaïd le mendiant - Maya Arriz Tamza.
- Le disciple de Zaïd le mendiant - Maya Arriz Tamza.

Lune et Orian

(Conte Oriental)

Illustrations : Mohamed KADA



Ouvrage publié avec le concours
du Centre National des lettres

EDITIONS PUBLISUD

*Mes plus vifs remerciements
à M. et Mme Vissière
et M. Raymond Jean,
professeurs à la faculté
de lettres d'Aix-Marseille,
pour leur aide
et leurs encouragements.*

*A Toi,
Lune de mes nuits solitaires
dont l'absence emplit
mon cœur de sa présence.*

Ton Orian.



© Editions Publisud, 1987
15, rue des Cinq-Diamants
75013 Paris
Tél. (1) 45-80-78-50
ISBN 2-86600-292-X



Au nom de Dieu, le Bienfaiteur, le Miséricordieux.

Ce soir, la lune a rendez-vous dans les dunes.
Elle va se poser et déployer sa robe claire-obscur
parmi les grains de sable qui se sont ordonnés pour lui
élever un sofa d'ambre et de jaspe.

Ce soir, âme-sœur d'Occident, les gradins du ciel sont
couverts de nuées d'étoiles pour écouter la chanson
d'Orian.

De tes prunelles, semblables au fond de l'abysse où la
vie se meurt, où le silence soupire, contemple le charme
de ton Occident se mêler au mystère de mon Orient.
Ton parfum — volutes éthérées où un dieu mendierait
la faveur de construire sa demeure — en fécondant
mes senteurs de Berbérie a donné naissance au miel,
et l'eau de ta bouche — océan déchaîné qui brise les
mâtures des felouques sacrilèges — au contact de
l'écume sage de ma bouche a enfanté l'ambroisie et le
nectar de l'amour.

Cette nuit sera nôtre : des cieux, des chants nous
parviennent afin de célébrer l'union de nos âmes.

Les anges se réjouissent de notre allégresse et les étoiles
entonnent l'aria de la félicité.

Que ce soir soit pour toi, mon âme-sœur de toujours,

de toutes nuits, une promesse. La promesse d'un bonheur qui s'élancerait telle une plante vivace à l'assaut de la tristesse et de l'ennui et qui croîtra à chaque battement de nos cœurs.

Les heures jusqu'à l'aurore seront longues et bien-faisantes : le temps sera un doux songe qui te fera entrevoir ses secrets, et lorsque mon cœur — ne pouvant plus contenir la jouissance de mon amour — éclatera comme un fruit mûr, la chanson d'Orian ruissellera.

C'est la complainte de l'amant éperdu dans son sentiment, la prière mystique du soufi et de l'anachorète que conte l'aède aux traits gravés par la sagesse, aux confins des routes de Judée et de Samarie, à l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate, au silence du désert de Néfoud.

Entends mon histoire, bien-aimée, qu'elle te soit douce et pénètre tes rêves de toute ma tendresse jusqu'au coucher de l'astre blême.

Ecoute les paroles qui pour te plaire se parent de soie et de cachemire et exhalent des parfums de myrte.

Ecoute :

Le voile se lève sur un visage de femme — déesse à la beauté funeste qui rend aveugle les infidèles.

Nul œil humain n'a pu l'entrevoir sans ne plus entrevoir la lumière. Ses yeux sont des brasiers ardents qui immolent la clarté du jour ; et seule la vérité de l'amour peut sans risque s'y plonger et en rapporter le récit.

Le conte de Lune et Orian.

Ecoute.

Le calife de Bassora avait une fille au charme et à la beauté sans pareils. On racontait que les fleurs à son passage rougissaient de leur imperfection et que les étoiles se disputaient l'honneur de refléter son visage. Elle avait pour nom : Lune.

Tel l'astre de la nuit son cœur était le reflet de la mélancolie.

Le palais de son père — cocon aux mille coupoles et cents minarets, aux grandes salles rehaussées d'arcades ciselées de sculptures et fresques chatoyantes où s'égayaient des fontaines d'albâtre et des bassins d'eau claire — joyau d'architecture, s'élevait fièrement vers les cieux en un chant de prière.

Mais loin de trouver le repos de son cœur et de son âme dans les chambres ornées de tapis et de mosaïques aux couleurs de topaze ambre, de grenats et de turquoises, elle se mourait en silence dans cet immense sarcophage de lumière.

Elle ne trouvait qu'un sommaire répit dans les sons de la flûte et dans les jardins du palais où elle flânait à la fraîcheur du soir.

Là, son corps dans l'indolence de son charme et de sa jeunesse, se mouvait avec la grâce et le frémissement de la gazelle.

Drapée de taffetas blancs comme la nacre et de foulards bleus et or, elle foulait de son pas léger les dalles de marbre qui serpentaient à travers les bosquets et les parterres fleuris.

Les tamaris, les nymphéas, les oiseaux de paradis et les roses mêlaient leurs senteurs à celles des lauriers et des orangers pour atténuer sa douleur.

— Quelle est la raison de ta tristesse, ô princesse, fleur d'entre nous toutes la plus belle et la plus odorante ? Et aussi la plus frêle.

Ton malheur est-il si grand que lorsque tu reposes sur



l'herbe qui frissonne d'extase de recevoir ton corps et caresse l'eau des bassins qui tremble de ne pas être assez limpide pour rendre ta beauté, une larme d'étoile tinte sur l'onde frémissante ?
Semblaient lui susurrer les hôtes du jardin.
Ses servantes la suivaient à quelques pas, dans un léger sifflement d'étoffe de soie froissée, dans la pénombre à peine éclairée de la nuit et du ciel étoilé.

Lune se mourait sans mourir.

Le calife se désolait du chagrin de sa fille bien-aimée. Les traits de son visage raviné par les ans cachaient leur peine sous une épaisse barbe blanchie avant l'heure. Et ses yeux s'étaient faits plus petits pour moins voir la détresse de son unique enfant.
— O mon enfant ! Quelle malédiction empêche les roses rouges qui poussent sur tes lèvres de s'épanouir en un seul sourire ?

Pourquoi la mélancolie a-t-elle choisi d'édifier son palais en ton cœur ? Ta mère — qu'Allah dans sa clémence lui accorde le salut — si elle vivait encore serait morte de te voir ainsi.

Ma gazelle, je chéris les instants où mon regard te croise et brille de l'orgueil d'un père qui a enfanté la beauté ; mais aussitôt je maudis ces moments où mes yeux sont les témoins de ton infortune.
Que me sert-il d'avoir un palais gorgé d'or et de pierres si toi mon unique et inestimable richesse te languis dans les affres d'un mal inconnu !

Même le peuple partageait la douleur du vieux seigneur. Les artisans-joailliers travaillaient l'or et l'argent avec ferveur pour lui offrir les bijoux les plus resplendis-

sants : leur atelier résonnait du martèlement du métal ouvragé, leurs creusets étaient emplis sans cesse.

Ils ne connaissaient de repos qu'ils n'eurent fabriqué un joyau digne du cou, du lobe, des doigts, de la cheville de la beauté elle-même.

Les tisserands et les drapiers œuvraient les tissus damassés ou d'une seule teinte qu'ils faisaient venir des lointaines contrées d'Arabie ou de Chine.

Au retour des caravanes affrêtées, les marchands ne manquaient jamais de lui envoyer les plus enivrants parfums et plus précieux objets.

Lune continuait de mourir sans mourir.

Le calife fit appel aux meilleurs médecins du royaume et d'ailleurs. Mais aucun ne parvint à la guérir malgré les infusions des plantes les plus rares, les mélanges des ingrédients les plus miraculeux. En vain les docteurs de sciences, et même les guérisseurs de toutes sortes, usèrent de leurs talents et de leur savoir.

— « Notre prince, toi le premier des croyants, pardonne à ma langue les paroles qu'elle se doit de préférer, hélas !

Le mal de ton enfant est un mal sans nom. Aucun remède connu sur cette terre n'en viendra à bout. Il ne te reste qu'à remettre son sort entre les mains d'Allah.

Puisse Le Tout-Puissant desserrer l'étreinte de son cœur et lui rendre l'éclat de la vie.

Je maudis mon peu de savoir et te prie de croire qu'il n'y ait pas une seule potion que je n'aie utilisée. Même l'antique Népentès des Hellènes a échoué, et la graisse de milan que l'on préconise de mélanger à

une petite quantité de musc, délayée dans de l'eau de rose, et absorbée à jeun, pour venir à bout de la mélancolie selon les anciens Arabes, a failli.

Ce n'est pas son corps qui est en cause : c'est son âme qui se lamente. Mille pardons, mon seigneur, pour ces mots aussi effilés que le fil du rasoir. »

Ainsi lui parla le plus âgé et le plus sage des hommes de science. Celui qui était connu depuis les rives du Nil jusqu'aux berges de la mer Jaune.

— « Est-il possible que Dieu — loué soit Son Nom — ait désiré le malheur de cette chaste perle dont la simple présence fait se pâmer les poitrines les plus rétives ?

O vieil homme ! Sage entre les sages, comment pourrais-je t'en vouloir — Notre prophète — gloire et salut sur Lui — ne disait-il pas que « le sang du savant a plus de valeur que le sang du martyr » ? Ta vie est encore plus profitable aux hommes abattus par la misère et blessés par le malheur et les guerres.

En vérité, chaque vie que tu sauves est une vie qu'on te doit. Tu vaux mille hommes. Mon palais est ta maison, ordonne et tu seras obéi. »

— « Le seul prix que je pourrais réclamer est de voir le sourire rendu à ta fille. Aussi pardonne-moi si je ne m'attarde en ta demeure, je dois rejoindre Ninive l'ancienne, bien au Nord du pays, pour approfondir mes connaissances.

Et si Allah dans Sa miséricorde m'accorde encore du temps, je ferai usage de ce don pour chercher une drogue, une formule de salut qui guérira la princesse. Adieu ! Que la paix soit sur vous. »

— Adieu, noble cœur. Que l'illustre messenger de Dieu te protège et t'inspire.



Les hommes de foi, les doctes serviteurs de Dieu, furent à leur tour appelés.

— Juste ami et vénéré homme, toi qui te repais de paroles divines, n'aurais-tu pas un mot de soulagement pour mon pauvre cœur meurtri ? Saurais-tu rendre la joie à un pauvre père éploré : mon enfant chérie, la chair de ma chair, le sang de mon sang — rose dont la sève est malade — n'est plus qu'une ombre qui a perdu son corps et qui mugit dans les couloirs du palais. Sa peine est telle qu'elle pénètre mon âme, et chaque jour qui passe me voit plus désolé.

Il n'est nulle richesse, nul bien que je ne donnerais, jusqu'à ma vie, jusqu'à ma foi que je renierais pour elle.

J'en viens à penser qu'un Djinn possède son corps. Saint homme, n'y a-t-il dans les textes sacrés un verset de salut ?

L'Iman assis sur un tapis de prière — noyé dans un caftan et un turban blancs — lustrait sa barbe en écoutant les propos du calife. Puis, il prit le livre sacré qu'il tenait à ses côtés, et d'un air aussi sentencieux que s'il devait déclamer sa propre mort, il se mit à lire la sourate liminaire.

— « Au nom de Dieu le Bienfaiteur, le Miséricordieux.
Louange à Dieu, Seigneur des Mondes
le Bienfaiteur, le Miséricordieux,
Souverain au jour du jugement dernier.
C'est Toi que nous adorons, c'est Toi dont nous
[implorons le secours.

Dirige-nous sur le droit chemin,
sur le chemin de ceux que tu as honorés,
non pas sur les sentiers de ceux qui encourent
[Ta colère,
ni de ceux qui s'égarerent. »

Son chant pénétra les croyants jusqu'au plus profond de leur être, chaque son semblable à une flèche décochée par un maître archer perçait l'éther de leur âme.

— « Mon prince, Dieu a dit : "Dieu n'imposera à aucune âme un fardeau au-delà de ses forces." Aussi n'aie crainte pour la princesse, Allah — gloire au Seigneur des Mondes — saura te diriger dans la bonne voie : « Il est Celui qui sait. » Le mal dont elle souffre est le dessein de Dieu : la Tristesse creuse le puits de la Joie. Aucun homme ni aucun djinn ne sauraient détourner la volonté d'Allah, car il est l'Unique, le Plus Grand. Ne désespère pas, n'invoque pas les idoles de pierre et ne réclame pas de tours de magie : tout cela déplaît à notre Seigneur. Soumets-toi et tu seras récompensé. Notre Prophète — qu'il soit béni entre tous les hommes — aimait à dire « Sers Dieu comme si tu le voyais, car, si tu ne le vois pas, Lui te voit. »

Patiente dans ton malheur et tu seras étonné de la beauté et de la saveur des fruits portés par l'arbre chétif.

Que Dieu Tout-Puissant nous accorde la paix et nous prenne dans sa miséricorde.

Louange à Dieu, le Plus Grand. »

L'amour se lassa de féconder les corolles qui moururent de chagrin ; les feuilles des arbres se mirent à saigner avant de se laisser glisser vers la terre dans un bruissement semblable au dernier souffle de l'agonisant : l'automne succédait à l'été.

Lune se mourait sans mourir.

Des reflets pâles mouillés par la rosée de ses yeux s'épanouissaient sur ses joues blafardes, et ses lèvres — âtre mourant — étaient la lumière flamboyante d'un

coucher de soleil qui avait pris son visage pour miroir.

Ce fut sous la bourrasque du vent de Syrie qui fuyait le morne et glacial génie du froid que la dernière caravane arriva à Bassora. Les chameliers enveloppés dans leur épais manteau de laine, qui ne laissait paraître que leurs mains noueuses et tannées, tenaient fermement les brides des dromadaires.

Les tourbillons de sable — pluie qui s'élevait de la terre — cinglaient cruellement les hommes et les bêtes ; et les appels des uns se mêlaient aux cris des autres. Le tumulte continua dans le caravansérail envahi par les marchands, les gens du peuple, les enfants... venus récupérer ou admirer les marchandises qu'on déchargeait du dos des animaux accroupis.

Les ballots de thé exhalaient leurs parfums de Chine et des Indes.

Tout n'était que rivalités de senteurs : encens de musc et de santal, épices de coriandre et de ras el hanout, fleurs séchées de jasmin et de safran du Khorassan, odeur poivrée et douce de la cannelle et de la girofle d'Ethiopie...

Quelques jours plus tard, à l'heure où l'aurore plie le voile de la nuit, le souq s'anima.

Le temps était clair et ensoleillé, les étals improvisés à même le sol ou sur des nattes de jonc regorgeaient de produits nouveaux. Des badauds s'attroupaient autour des gens du voyage qui contaient les lointains pays, les nains jaunes et les géants noirs.

— « Que le feu de la Géhenne réduise ma langue en poussière si je mens : j'ai vu un petit homme jaune, aux yeux modelés en amande, en gandoura rouge et or, mettre le feu à une flèche fichée au sol. J'en témoigne devant Dieu et mes amis, que la Géhenne s'ouvre sous mes pieds si je mens : la flèche, loin de se consumer,

s'éleva vers les cieux, portée par un arc invisible dans un sifflement terrible. Et lorsqu'elle atteignit sa cible — une étoile — celle-ci telle une outre percée éclata pour répandre mille autres étoiles de toute beauté. Et... »

Plus loin, entre les couffins de dattes et d'oranges, deux poètes assis sur un tapis de laine redoublaient d'éloquence devant la foule.

— Massoud ouled Charq voulut écrire à Qamar la vierge gazelle des ouled Rarb :

« Mes mots sont semblables à des boutons de fleurs qui espèrent la floraison.

Ton regard est pareil au rayon de soleil qui mûrit l'espérance.

Lorsque tu liras ces lignes, les mots-fleurs exhaleront pour toi toutes les senteurs de ma tendresse. »

Et l'autre poète de réciter :

— L'infortune de Massoud ouled Charq, méprisé par la cruelle et très belle Qamar, était si grande qu'il disait dans les bois :

« Je suis comme un arbre que l'amour a saigné et qui perd son sang, sa sève. Mes belles branches autrefois couvertes de bouquets fleuris ne sont plus que des perchoirs pour corbeaux. Et mon âme est devenue aussi triste et aussi noire que ces ramures calcinées par l'infortune.

Mes racines, mon cœur se sont desséchés sous la terre nourricière qui m'abandonne et que je renie.

Pour moi les saisons passent comme la rivière passe sur les galets. Ma couleur est celle du désespoir et les autres arbres m'évitent. Je ne leur demande aucune compassion, aucune aide, car j'ai peur de les convier à mon triste sort.

Je supporte la morsure des jours et les railleries des



buissons et des chênes qui m'entourent, qui ne me comprennent pas. Même le lierre ne veut plus s'étirer sur mon corps et couvrir mes blessures du baume de l'amitié.

Oui, je suis un arbre ; Un pauvre arbre mort-vivant que l'amour a desséché et que la nature a oublié. »

Déjà, l'attroupement se portait vers un autre coin du marché : là où un étrange personnage vêtu d'un manteau de laine noire et d'une toque de feutre rouge, battait la peau tendue d'un koudoum (tambour).

— Par le Bien-Aimé, l'Unique, le Très-Haut ! Gloire à celui qui s'est révélé dans Sa magnificence et Sa bonté. « J'étais un trésor caché et j'ai voulu être connu », a-t-il dit au Sceau des Prophètes — le salut sur Lui.

Venez, ô croyants, écouter les paroles de mon maître, le sage Mawlâna — que Dieu lui accorde la paix et l'agrée auprès de Lui — qui s'est épris du Seigneur. De la lointaine Konia j'ai traversé monts et déserts, villes et hameaux, pour apporter la Samâ, la danse mystique des derviches tourneurs.

Que tous les amoureux d'Allah se joignent à moi : polissez vos cœurs de vos attributs humains pour que s'y reflète le visage divin. Comme l'hélianthe suit le soleil, suivez les pas du Bien-Aimé.

Et le derviche se mit à tourner, tourner... tourner. Suivi de quelques fidèles qui, bien vite, s'effondrèrent de vertige dans les bras de ceux qui se contentaient de regarder ou de rire.

L'extase se lisait sur les traits du danseur solitaire qui psalmodiait le nom glorieux d'Allah.

Ses bras, écartés du corps en une ligne droite — ailes imaginaires qui survolaient le royaume de Dieu : l'Orient et l'Occident — le manteau noir depuis longtemps déposé sur un ballot avait laissé place à une

étrange tenue blanche qui formait une voile ronde autour des mâts de ses jambes.

Il s'arrêta avec calme, ne regarda même pas la foule, s'accroupit près de ses affaires d'où il retira un vieux manuscrit qu'il se mit à lire.

— Non ! dit-il à ceux qui s'apprêtaient à lui faire l'aumône. Non ! Le service de Dieu ne peut être rétribué par les richesses de ce monde. Son seul Nom est salaire pour mon âme.

— Mais de quoi vis-tu, sage homme, si tu refuses notre obole ?

— Je puis travailler. Mes mains peuvent tanner le cuir, filer ou teindre la laine, reclouer ou recoudre les semelles de vos babouches usées ; ou encore je puis servir de scribe.

— Pourrais-tu aussi interpréter les songes ? lui demanda un homme à l'apparence hautaine et aux vêtements luxueux.

— Joseph — que Dieu le bénisse — n'est plus de ce monde. Mais son esprit plane parfois sur les dunes. Assieds-toi et parle !

— Voilà, derviche, ce qui me hante. Chaque nuit que Dieu fait pour accorder le repos m'entraîne dans un rêve étrange.

« Je marche le long d'un sentier qui se métamorphose à chacun de mes pas. C'est parfois un chemin fleuri ou rocailleux, parfois recouvert du manteau de l'hiver ou incendié par le regard de braise de l'été. C'est parfois tumulte de gens connus ou inconnus, ou encore silence de la solitude qui explose au fond de l'âme que je croise, qui m'accompagne, qui m'abandonne...

Et voilà qu'au faite d'une colline m'apparaît une ville plongée dans un halo de lumière diaphane et de douceur.

Mais alors que je m'apprêtais à dévaler la pente à grands pas, mon regard est attiré par la chute, nonchalante et comme ralentie, par un doux zéphyre d'un nid d'oiseaux.

Mes yeux, extraordinairement perçants, parviennent à voir un oiseau — que je savais femelle — dont la tristesse immaculait le plumage digne du Simorgh (oiseau fabuleux). Et sous son corps recroquevillé, en niché dans les brindilles du lit maternel, un œuf recouvert non pas d'une coque mais d'une membrane battait tel un cœur humain.

Je ne prêtais plus d'intérêt à cet incident et voulus me hâter vers l'éden révélé. Mais, ô Miséricorde d'Allah, mes pieds enchaînés par un quelconque mauvais esprit ne purent faire un seul pas. Je luttais de toutes mes forces pour me délier de ces liens magiques, mais en vain.

A ce moment où mes efforts inutiles me plongeaient dans le plus indicible chagrin et où je ne pus que m'agenouiller pour invoquer le Seigneur, un vieil homme apparut : reflet de mon propre visage dans un miroir vieilli.

... Sa tenue n'était pas des plus riches ni des plus recherchées : une simple chemise de lin blanchi et des babouches qui criaient leur infortune.

Et sans se soucier de ce qui probablement avait été son ancien corps — faiblement agenouillé, tas de viande abandonné par le souffle divin et enveloppé de soie chatoyante — il se courba vers le sol pour ramasser le nid.

Permetts-moi de reprendre haleine, sage homme. Ce récit draine toute mon énergie, et chaque parole qui



sort de ma bouche est comme une année de vie qui m'abandonne.

Devines-tu le sens de ce rêve obsédant ?

— A la clarté de la connaissance parfaite il n'y a pas une seule ombre.

— En voici la fin, derviche. Puisse le Tout-Puissant me donner la force d'aller jusqu'au bout.

« Le vieil homme se pencha et prit le nid.

Je sentis alors dans ma chair, comme si elle se posait sur ma poitrine, toute la chaleur qui se dégageait de sa main noueuse. Au contact de cette aura bénéfique la membrane se fissa pour donner naissance à deux oisillons en tous points pareils. Ils étaient d'une telle perfection que leur mère en pleura de joie, et que ses larmes rincèrent la grisaille de ses plumes et se révéla elle aussi de toute beauté.

Le vieil homme s'en alla vers la ville de lumière sans se hâter, un trésor d'amour dans sa main. La sérénité et la sagesse coulaient de ses yeux en un flot étoilé.

Je retrouvai aussitôt la vigueur de mes jambes, mais, ô mirage funeste, l'homme et l'oasis de paix avaient disparu.

... Et de nouveau j'errais sur ce chemin quelconque avec dans le cœur et les yeux un amer regret qui me brûle jusqu'au plus profond de mon être, même lorsque je suis éveillé.

C'est devenu un feu dévorant qui lèche mes entrailles et que je ne puis éteindre.

Tel est le songe qui peuple mon sommeil, et par Allah, je donnerais jusqu'à cent pièces d'or à celui qui pourrait m'en révéler le sens. »

La nuit est un écheveau de soie noire qui se dénoue, ma douce amie. Chaque brindille sombre est la parure d'un arc-en-ciel. Vois ! Elle nous entoure et nous pénètre de ses secrets.

Elle va te raconter comment le soufi errant éluda le rêve mystérieux, son entrée au palais du calife.

Tu verras enfin le voile si fin et si fragile de la vérité se lever sur la mélancolie de la frêle princesse.

Mais avant que le poète ne reprenne sa lyre, enivrons-nous de thés odorants où se mirent les feuilles de la menthe fraîche.

La nuit est un écheveau de soie noire qui se dénoue, mon Occident. Elle nous mène vers la fin, vers l'union. Le souffle de l'amour nous guide, suivons-le sans crainte vers la demeure de Lune et Orian. Le livre est ouvert, de ses pages jaunies par les mains du temps s'élève le son plaintif du rebec : le rêve devient réalité.

Ecoute :

— Point d'argent ! Traduire les desseins de Dieu vaut plus que tout l'or que pourrait enfanter la terre. Ecoute, noble homme. Allah — gloire au Plus Grand — inspire qui Il veut. Ta vie est depuis longtemps inscrite sur le livre de la destinée que gardent les anges, ces amis de Dieu.

Ton rêve est un message du destin, écoute :

Sur la route de la vie tu as rencontré une jeune femme dont la seule richesse était sa misère et sa beauté. Mais tu l'as quittée par orgueil, car elle te semblait moins noble que toi et incapable de te donner l'héritier que tu souhaitais.

C'est alors que tu n'as plus suivi la voie de Dieu : en reniant l'amour tu as renié ton créateur, car Dieu est Amour.

Il te faudra te dépouiller de ton ostensible vanité — la couleur du fruit n'a jamais fait sa saveur — et rechercher ta compagne abandonnée si tu crois au salut.

Bien des années s'écouleront avant que tu ne la retrouves — que tu la mérites. Tu la féconderas et elle te donnera deux enfants né de la même graine et qui seront agréés par le Tout-Puissant.

Va ! Désormais tu ne pourras nier au jour du Jugement dernier que tu ignorais le mal que tu causais : tu es libre, car tu peux choisir.

Choisis-le bien si tu crains ton Seigneur, et surtout n'oublie pas que celui qui sème n'est pas toujours celui qui récolte.

Il était vrai que le personnage avait répudié sa femme parce que de condition modeste et ne portant pas d'enfant malgré le temps qui passait.

Le calife prévenu de la présence de cet étranger qui, semblait-il, avait le don de dénouer les énigmes des songes, le fit venir au palais.

— Sois le bienvenu parmi nous, ô étranger. Ta langue sait mieux que personne louer le nom du Seigneur : ta parole est un chant de louanges intarissable qui fait naître un brasier en nos cœurs et dont la flamme illumine et réchauffe nos âmes.

— Qu'Allah répande sur toi et ta maison les fleurs de la paix, noble et généreux ami des pèlerins.

Bien que l'austérité des grottes et le silence des déserts soient les champs fleuris de la parole divine, ce palais résonne aussi de son Immortel Nom.

Tu m'as fait demander en ton palais, me voici, ô calife. Les paroles du derviche résonnaient dans la salle immense parsemée de banquettes couvertes de coussins moelleux, de sofas qui faisaient resplendir leur soie et leur or, les murs — très hauts — couverts de tapis étaient taillés de petites fenêtres d'où filtraient la lumière du jour et soutenaient une coupole richement décorée de scènes guerrières en mosaïque.

Le trône, situé dans une abside, taillé dans le teck des Indes et incrusté d'ivoire et de pierres précieuses, était voilé par une large draperie du pourpre de Tyr et surmonté d'une énorme couronne suspendue au plafond par un robuste cordage doré et jetait des feux multicolores par toutes les facettes de ses pierres. Le baldaquin était en or et lapis lazuli, que dominait un ciel représentant les signes du zodiaque.

Des notables aux allures hautaines côtoyaient des artistes, des poètes, des peintres et des musiciens, des philosophes de la vie ou de la religion, des médecins et des savants, des chefs de tribu.

— Qui es-tu et d'où viens-tu, derviche ? Quelle est la signification de cet étrange accoutrement et de cette danse tournoyante dont on nous a parlé ? Comme tu peux le penser, nous sommes tous intrigués et attendons avec impatience ton récit comme un de ces délices qui nous viennent du Nord et dont on se délecte avant même de l'avoir en bouche.

Mais sache que tu n'es nullement contraint de répondre à mes questions ; nulle obligation ne t'est faite, si ce ne sont celles que tout homme digne de ce nom se doit de respecter envers ses semblables. Tu es le bienvenu parmi nous et pourras y demeurer autant de temps que tu le souhaiteras et que Dieu t'octroiera.

— Emir des croyants, ton hospitalité me va droit au cœur. Mon âme s'entrouvre telle une fleur à la caresse du soleil devant la grâce et la sincérité de tes paroles. Je mesure en te voyant, en t'écoutant, ô généreux calife — puisse Dieu te bénir —, la misère de ma propre richesse spirituelle. Tout en toi atteste que tu es un homme aimé du Créateur : n'as-tu pas abandonné ton trône pour venir m'accueillir et me tendre les bras ? Et c'est avec un réel honneur que je t'exposerai le fil de ma vie.

— Je me nomme Massoud ouled Charq, fils d'un modeste musicien qui gagnait sa vie en usant de son talent chez les hommes de fortune. Nul mieux que lui ne savait tirer des cordes sèches du luth ces notes qui vous transpercent la chair et l'esprit pour atteindre l'âme. Il faisait vibrer les émotions des hommes comme s'il caressait leurs nerfs.

Je poussai à l'ombre tendre et protectrice de cet être simple et humble — que Dieu lui assure le salut ainsi qu'à cette femme, ma mère, qu'Allah rappela à lui

avant même que son visage ne s'imprégnât dans ma tête.

Je menais une vie oisive profitant de la presque cécité de mon père déjà avancé en âge alors que moi je n'avais pas encore de barbe. Je dilapidai le peu d'économies qu'il pensait à l'abri, et utiles en cas d'imprévu, ainsi que l'argent qu'il me donnait pour de prétendues études.

Mais tant de forfaitures m'avaient disgrâcié auprès du Seigneur : mon père découvrit mes vols et certaines gens lui rapportèrent mon oisiveté. Il mourut en peu de temps de ce déshonneur — que le pardon de l'Adoré se porte sur moi.

Le défunt à peine en terre, le malheur me présenta la plus désirable et la plus funeste de ses enfants : l'Amour.

Lorsque je vis Qamar, la vierge farouche des ouled Rarb, je crus que mon cœur allait rompre ses attaches et sortir de ma poitrine. Elle allait au marché portant sur sa tête une jarre d'huile d'olive, une tresse lui serrait le cou mieux que tout bijou précieux. Sa démarche gracile faisait penser au pied de blé ondoyant sous la caresse du vent ; chaque mouvement était harmonie. Son visage avait la beauté de l'astre de la nuit, ses yeux cernés par le khôl étaient deux brasiers qui vous consumaient au premier regard.

Je ne vis plus que pour la voir, la posséder.

Mais malgré tous les présents que je pus lui offrir, elle ne voulut ni m'épouser ni même me donner un simple baiser.

Chaque parcelle de mon cœur voulait la rejoindre, chacun de son côté et par ses propres moyens ; j'étais disloqué.

La fièvre de l'amour était en moi, elle courait comme un poison rapide en mes veines.

Je n'eus de cesse de lui clamer mon amour, de lui écrire à la lumière de la nuit mes plus folles espérances. Puis après la fièvre, ce fut la folie qui s'empara de moi. J'errais à travers les rues et les champs en récitant des poèmes à un mirage né de ma pensée malade. Les gens qui me rencontraient alors tout en me plaignant me donnaient parfois une pièce de monnaie ou, outrés par la faiblesse de mon caractère me rejetaient avec mépris.

Je ne m'attardais ni avec les uns, ni avec les autres : il n'y avait d'être sur cette terre que Qamar.

Et puis un jour arriva cet homme — que Dieu le bénisse. Tout en lui respirait grâce et sérénité.

— Dis-moi, Massoud, toi qui erres à travers les chemins, quelle est à tes yeux la plus parfaite des créatures ? me demanda-t-il un jour qu'il me croisa au détour d'un sentier éloigné de la ville.

— C'est celle qui réjouit plus que les yeux le cœur.

— Alors pourquoi t'éprends-tu de ce qui en est le contraire ?

Ces simples paroles ouvrirent la geôle où mon cœur et ma raison avaient sombré.

Je restai à son service, vivant dans la pauvreté et le service des autres. Je ne cessais de pleurer sur mon imperfection révélée. Jusqu'au jour où je sentis le vent du départ souffler sur mon âme. Je quittai mon maître — une flamme d'amour éprise de son créateur — dont je portais désormais une infime brindille de lumière. Je parcourus les routes d'Irak et de Syrie, de Palestine et d'Arabie pour propager la gloire de Dieu et la sagesse de mon maître, son glorieux serviteur.

Je fis le pèlerinage saint à pied depuis le pays Seldjukide jusqu'à la ville mille fois vénérée : Mekka, en

passant par Madina. Et enfin je me joignis à votre caravane à la ville de la reine de Saba — Marib — où les chameliers m'accueillirent pour se distraire sur la longue route avec ma musique et mes poèmes.

L'assistance entière écoutait le narrateur dans un silence qui pouvait entendre sa respiration. Parfois les regards se croisaient pour se dire des choses entendues ou exprimer la surprise.

Mais personne n'aurait proféré le moindre éternuement, le moindre hoquet ou esquissé un mouvement bruyant par crainte de rompre le charme magique de ce récit. Les paroles du derviche s'envolaient dans l'air de la salle immense, se reflétaient sur les parois des murs et des mosaïques et retombaient sur la foule comme des pétales de fleurs.

Lui, assis sur un tapis face au calife continuait à parler avec le même souffle.

— Mes vêtements sont la marque de ma confrérie :
le manteau est mon linceul
le froc est mon tombeau
la toque est ma pierre tombale.

Et la danse est la Sama : chacun de ses tours est comme la ronde des planètes autour du soleil. Ainsi nous-mêmes retournons à la naissance par la mort, à la mort par la naissance et le centre de notre existence est celui qui a créé l'univers. Le Plus Grand, l'Unique.

— Notre cour se réjouit de t'accueillir, ô Massoud : ta renommée t'a précédé. Il n'est nulle âme amoureuse de Bassora qui n'ait versé de larmes amoureuses en lisant tes poèmes. La tristesse s'exhalait des mots comme l'encens des encensoirs.

Peut-être pourras-tu nous éclairer de ta sensibilité et de ta sagesse, mon ami ?

— Il n'est qu'une chose que je ne pourrais vous donner, mon seigneur : mon âme. Mais mon cœur et mon esprit vous sont entièrement dévoués.

— Ma fille, perle dont la beauté surpasse la nacre, se meurt de langueur. Aucun objet, aussi rare et précieux soit-il, n'a pu égayer son cœur. Nul soin prodigué avec savoir et tendresse n'a pu faire épanouir son sourire. Elle flâne dans les jardins, la mélancolie lui tient la main comme une fidèle servante. Et son unique nourriture est la musique : seules les plaintes de la flûte de roseau ont quelques attraits pour son cœur.

— « J'ai demandé au roseau, raconte mon maître — que la Lumière soit sur lui — de quoi te plains-tu ? Comment peux-tu gémir sans avoir une langue ? »

Le Ney (flûte de roseau) répondit :

« On m'a séparé de la canne à sucre.

Et je ne puis plus vivre sans gémir et me lamenter. »

Il disait encore :

« Ecoute la flûte de roseau raconter une histoire et se lamenter de la séparation.

Depuis qu'on m'a coupé de la jonchée,
ma plainte fait gémir l'homme et la femme.

Je veux un cœur déchiré par la séparation
pour y verser la douleur du désir.

...

Mon secret, pourtant, n'est pas loin de ma plainte...

C'est du feu, non du vent, le son de la flûte :

que s'anéantisse celui à qui manque cette flamme.

Le feu de l'amour est dans le roseau,

l'ardeur de l'amour fait bouillonner le vin.

La flûte est la confidente de celui qui est séparé de

[l'Ami ;

ses accents déchirent le voile *. »
Voilà, noble croyant, le secret du mal de ton enfant.
Seul l'amour pourra la libérer.

— Que Dieu te bénisse, saint homme !
Réjouissez-vous de ce jour béni entre tous. Que l'on
courage ameute notre bon peuple pour qu'il se réjouisse
avec nous !

Que l'on recherche les pauvres et qu'on les recouvre
de présents !

Brûlez l'ambre et le musc, répandez les parfums et les
fleurs, que les musiciens et les poètes entonnent leurs
plus belles mélodies !

Qu'on aille par les rues et les champs louer le nom de
Massoud : qu'il devienne un murmure qui hante les
dunes et soit mille fois vénéré par le voyageur du
désert.

O mon ami, mon cœur déborde d'allégresse. La joie qui
l'emplit en ruisselle par toutes ses coutures. Je meurs
d'amour et de reconnaissance. Y a-t-il une seule récom-
pense digne de ton bienfait ?

— Servir l'Ami est ma vie. Je ne veux d'autre nourri-
ture que son nom en ma bouche, d'autre récompense
que de me rapprocher de Lui — Lui, l'Adoré.

Et la nuit ne fut qu'une grande et longue veillée où
poètes, musiciens et danseurs rivalisèrent de talent.
Le lendemain matin on retrouva la couche du derviche
désertée : aucun pli ne marquait le lit en ordre.

On eut beau le chercher, il demeura introuvable. La
ville entière fut ratissée, mais en vain.

* Texte persan traduit par Eva de Vitray-Meyerovitch. « Anthologie
du soufisme » — Ed. Sindbad.

Il avait disparu comme envolé avec le premier rayon de
soleil pour rejoindre la Grande-Ame.

N'était-il qu'un songe ? Un Djinn incarné ?

— Devrais-je payer l'espérance de l'amour par la perte
de l'amitié ? Adieu donc, homme au cœur plus pur que
l'eau claire de la source. Puissent d'autres infortunés
venir s'abreuver à la richesse de ton cœur. Ma fille
vivra par l'Amour que tu lui as révélé. Ainsi soit-il.

Ecoute mes ordres, grand vizir : envoie des messagers
à travers la ville et le pays annoncer les noces pro-
chaines de la princesse.

Dis que j'offrirai sa main à tout prétendant noble,
généreux, sage, courageux, de savoir et qui craigne le
Tout-Puissant.

Pour les départager nous instituerons trois épreuves
qui détermineront leurs mérites.

— L'épreuve du savoir, de l'éloquence et de la poésie :
elle consistera à venir nous réciter un conte de sa
propre personne au soir de la troisième pleine lune.

— L'épreuve du courage et de la ruse dont nous éta-
blirons les règles et le sujet après que les prétendants
auront passé le premier écueil.

— Quant à la dernière épreuve — puisse Allah dans
Sa Générosité nous l'accorder — l'heureux élu devra
convenir à ma fille. Si cela n'était nous récompense-
rions largement le prétendant et recommencerions les
épreuves.

Les messagers sillonnèrent la ville et le pays pour
annoncer la bonne nouvelle et les décisions du calife.
C'est ainsi qu'au soir de la troisième pleine lune
quatre hommes franchirent les portes du palais.

Tout n'y était qu'apparat, décors d'arc-en-ciel et d'or.



Les dignitaires du royaume étaient couverts de riches tenues brodées, et parfumés. Une grande animation régnait dans la salle du trône qui rivalisait de beauté et de faste avec celle de Ctésiphon.

Derrière la tenture pourpre, tirée, se tenaient à l'abri des regards la princesse et ses servantes, sur de moelleux coussins éparpillés sur de larges tapis de laine où des corbeilles de fruits et de halwa voisinaient avec des théières et des cruches d'eau posées sur de larges plateaux d'or et d'argent.

— Que la bénédiction divine soit sur vous, ô nobles étrangers. Prenez place parmi nous sur ces banquettes qui vous sont réservées. Nous allons avant tout nous nourrir des bonnes choses qu'Allah — le Clément, le Généreux — a bien voulu nous accorder.

Et chacun mangea de la viande de mouton et de la graine de semoule en sauce. Puis vinrent les thés parfumés et les fruits confits de Damas. Enfin on présenta aux convives les bols d'eau d'oranger et de rose pour se rincer les doigts.

— Que le premier des prétendants s'avance. Qu'il prenne place sur le tapis disposé devant la tenture. La princesse est derrière pour l'écouter.

Un homme de grande taille — son visage faisait penser aux dangereux serpent des sables — se leva et vint s'asseoir au centre du tapis. Il avait la beauté farouche des princes du désert, son regard lançait des éclairs d'arrogance qui se reflétaient sur son habit de lumière.

— Quel est ton nom et ton rang, ô toi qui nous promets la félicité ?

— Je me nomme Abu Samad, prince de la tribu des Noumayr dont le royaume s'étend sur les montagnes de la Yamâma.

Dans toute l'Arabie les chants des poètes s'élancent dans les airs comme le parfum des fleurs et exhalent un seul nom : Lune.

Et si j'ai bravé les dangers et les fatigues de la longue route c'est pour venir cueillir cette rose si belle et si odorante.

Quant au conte que je vais vous narrer, je ne doute pas de votre incrédulité. Mais pourtant...

*Exténuée par ses longs voyages, la Mort
voulut dans l'eau tiède d'un lagon apaiser son corps.
Elle pria ses compagnes, la Vieillesse et la Maladie,
de la précéder sur la concession faite par la Vie.*

*Elle ne voulait nullement qu'elles sachent
que l'invincible Dame des Ombres et des Ténèbres
puisse ressentir un besoin humain, une envie si lâche.
Et elle se laissa glisser des airs comme un oiseau funèbre.*

*Un humble pêcheur à la nuit tombante
jeta ses filets dans l'eau luisante.
Son corps est las de vivre sous la hutte de la misère
et son unique désir est de combler son rôle de père.*

*Sous les palmiers, là où s'élève sa demeure,
d'autres comme lui vivent simplement, sans envies.
Leur seule inquiétude est de maintenir leur corps en vie
et de s'aimer dans le village de la torpeur.*

*Ses filets tremblèrent et sa mince embarcation
faillit se retourner dans le silence de cette nuit inquiétante
où ce silence imprégnait le soir d'une étrange sensation
comme si le calme était un mal, une étreinte nouvelle et lente.*

*Il hissa de ses membres frêles et appauvris
le lourd piège de sa subsistance, de son sort
où par ironie du hasard, nue et rouge, la Mort
s'était prise entre les mailles tissées avec amour, avec vie.*

*Elle crachait des étincelles feu,
ses cris rauques perçant la nuit sombre et brûlante
comme un animal à l'agonie d'une fin lente,
un pieu déchirant ses flancs, pénétrant la blessure béante.*

*Pauvre homme! La peur lui broya les entrailles.
Mais la vision de l'abstinence future
eut raison de ses frayeurs, et le cœur en tenaille
il remorqua cette étrange bête dans un roulis fétide et peu sûr.*

*Les habitants du village, devant la sombre créature,
médusés par ce poison abyssal et sulfureux,
décidèrent par crainte de représailles de ce monstre hideux
de l'emmurer dans une grotte bien loin de leurs clôtures.*

*Les deux déchéances certaines que leur Maîtresse
avait parsemé cet îlot de son germe destructeur,
effacent de leurs tablettes cette île de paresse
et continuent de sillonner le monde avec fureur.*

*Depuis, le temps s'est écoulé sur le village
où une douce monotonie enveloppe les humains éternels
qui continuent de s'aimer dans leur simplicité fidèle
sans crier au miracle de leur heureux rivage.*

*C'est là-bas, sous les ombrages clairs et silencieux
que je te mènerai mon amour, ma douce, ma belle
pour que nous puissions vivre notre romance sous le ciel
d'une terre à la mesure de nos sentiments, de notre feu.*

— Dieu bénisse tes pères, noble prince. Ton récit nous a tous fait frémir. Quant à sa véracité seul, Lui, est savant là-dessus.

— Que s'avance un autre prétendant et qu'il prenne place.

Le farouche Abu Samad en regagnant sa banquette toisa ses adversaires d'un air de mépris et de défi.

— Quel est ton nom et ton rang, ô toi qui nous promets la félicité ?

— Je suis Si A'lim Ma'rouf le Phénicien, le roi des mages. Il n'est pas un seul homme qui n'ait entendu parler de ma science et de mes prodiges.

A peine eut-il fini sa phrase que de sa bouche, largement entrouverte, une fumée vaporeuse se mit à poindre et à prendre l'aspect d'une tige surmontée d'une fleur : une rose, écarlate comme le sang.

Un grand tumulte anima la salle effrayée et ébahie.

La rose tomba avec la lenteur et la délicatesse d'une plume devant le magicien, dont le visage anguleux et les yeux profonds se perdaient dans la toison d'une barbe noire, et que rendaient encore plus sombre sa djellaba et son turban blancs.

— Ceci n'est rien ! Mon pouvoir est si grand que les princes de cette terre me craignent et me respectent, ma puissance est telle que je pourrais en faire mes serviteurs.

Pardonne-moi cet étalage peu glorieux de mes pouvoirs, ô illustre calife. Nul n'ignore que ta sagesse est au-dessus de tous les pouvoirs humains.

La beauté de ta fille est chantée par le vent lui-même. C'est ainsi qu'un jour de tempête l'air mouvementé vint déposer devant ma demeure austère et de nulle

part, une roche en forme de lune pleine et qui semblait gémir. Je l'interrogeai, et elle me répondit :

— « La beauté de Lune est plus parfaite que les fleurs

Mais elle se meurt.

La rosée du matin

N'abreuve que son chagrin... »

Cette rose qui vient de se métamorphoser devant vous a une histoire, une destinée. Une histoire si extraordinaire que beaucoup d'entre vous ne la croiront certainement pas. Pourtant...

« Un jour de voyage j'atteignis un minuscule village, perdu dans la montagne : quelques cabanes de bois construites presque les unes sur les autres, au bord d'un ruisseau. Ses habitants, gens de petite taille mais très robustes, ne furent même pas intrigués par ma présence. Personne ne m'adressa la parole pour me demander d'où je venais et où j'allais. Le silence et l'indifférence m'accueillaient partout.

Toutefois, je parvins en me perdant dans le dédale des minuscules ruelles à trouver un homme devant ses fourneaux, qui voulut bien m'offrir une tasse de thé et une paille pour la nuit. Il devait être muet car il ne répondit à aucune de mes questions.

Plus tard, j'entrepris de me promener aux alentours qui semblaient bien agréables par cette fin d'après-midi d'été.

Je m'éloignai du village pour m'engouffrer dans la forêt dense et obscure. Un silence inquiétant régnait dans les frondaisons. L'air lui-même semblait se solidifier pour enserrer votre corps d'une gangue étouffante. Aucun signe de vie n'émanait des branchages ou des fourrés : pas le moindre chant d'oiseau, pas le moindre animal surpris sur le chemin.

O ténébreux bois, quel mystère veux-tu préserver ?
Seule la végétation étalait ses robes et ses membres difformes.
Une chose fort curieuse retint mon attention : le foisonnement de multiples rosiers. Partout où le regard se portait croissait un de ces arbustes. Mais ils ne portaient qu'une seule fleur, si grosse et si rouge, qui avait la forme d'un cœur.
Leur parfum était si capiteux et si fort qu'il vous nouait la gorge comme un nœud coulant.
Tout incitait à la peur, à la fuite éperdue.
Mais ma curiosité était telle que je fis front à la nature ; et je m'enfonçai plus profondément.
L'air était si dense et si épais qu'il me semblait le voir, les rosiers devenaient de plus en plus nombreux et aussi grands que des chênes.
Soudain, le silence fut rompu par un murmure qui devint un bruit de tam-tam.
Me croiriez-vous si je vous disais qu'il émanait des fleurs ?
J'en étais persuadé, elles battaient : toum-ta, toum-ta, toum-ta... comme le ferait un cœur, sur leur tige.
Je n'étais pas encore revenu de ce prodige qu'Elle apparut.
Elle, c'était une femme couverte d'une simple draperie sombre ; de longs cheveux noirs tombaient sur ses épaules et derrière son dos comme une cascade de sang coagulé et poisseux, et dans ses yeux vides brillait le reflet d'étoiles lointaines. Ses lèvres vermeilles faisaient penser à deux lames de fer rougi. La sérénité de sa beauté glaciale vous imprégnait d'abandon et de torpeur.
Elle me fixait avec son regard où avait pris refuge la nuit, avec son sourire brûlant, sans rien dire.
Puis son bras s'anima avec lenteur pour se tendre

vers moi. Et dans ses doigts blanchâtres apparut une rose : elle me l'offrait.
Ma main se mua à la rencontre de la sienne pour cueillir son offrande lorsque...
Lorsque je la retirai vivement et me rappelai cette vieille légende que j'entendis raconter il y a bien longtemps.
"L'histoire de cette femme qui aimait tellement les roses qu'elle en cultivait même dans ses rêves. Nul prétendant n'était assez bien pour elle ; et elle en dédaigna plus d'un attiré par sa beauté.
Mais un matin elle trouva son jardin saccagé par un homme éconduit.
Elle pleura ses chères fleurs comme on aurait pleuré la perte de ses enfants. Elle se lamenta jour et nuit, déchira ses vêtements, s'arracha les cheveux et se lacéra le visage, refusa toute nourriture.
Cependant son malheur ne toucha guère les gens qui ne voyaient là qu'un acte de démence démesuré.
Quant à elle, elle ne cessait de les maudire et de crier vengeance.
Et, un jour, on ne l'entendit plus, on ne la retrouva pas : elle avait disparu.
Depuis lors, certains prétendent l'avoir rencontrée dans le Nord, ou le Sud ; à moins que ce ne soit dans l'Est ou l'Ouest.
Mais toujours dans une forêt emplie de rosiers. Les plus vieux et les plus sages disent qu'elle se venge des hommes en les transformant en rosiers."
...
Mon hésitation assura mon salut car telle une illusion elle se dissipa, pour ne laisser place qu'à un... rosier.
Aussi méfiez-vous, gens du voyage, lorsque vous tra-

versez les bois, la Femme à la Rose s'y lamente peut-être !

Ne cédez pas à sa beauté fatale si vous ne voulez pas que vos cœurs fleurissent à nu sur le bout d'une tige. Cette fleur, à mes pieds, est le présent qui fut fatidique à tant d'hommes mais mon pouvoir en annihile tout enchantement.

Princesse, ce serait un immense honneur pour moi si vous pouviez l'accepter comme présent de mon respect et de mon admiration pour votre personne.

— Par Allah ! s'écria le Calife voilà un récit et une façon de conter peu communs. Quant à sa véracité seul — Lui — est savant là-dessus.

Et le mage regagna à son tour sa place en laissant la rose sur le tapis. Un serviteur vint la ramasser du bout des doigts après un moment d'hésitation.

L'effroi gagna l'assistance quand on vit les deux bracelets d'argent, que portait le mage à son bras gauche, se transformer en serpents et se mouvoir jusque autour de son cou.

Le troisième prétendant — un homme au visage creusé par la souffrance, vêtu modestement — s'assit à son tour face à la tenture.

— Quel est ton nom et ton rang, ô toi qui nous promets la félicité ?

— Je me nomme Habib Abdel Fana. Je fus autrefois prince à la cour du roi de Nubie. Je parcourais le monde pour lui en rapporter les nouvelles. Mon Seigneur est un grand savant pour lequel la poésie et les mœurs des contrées lointaines sont aussi communes que celles de son propre royaume. Mais un jour je ne revins plus auprès de Lui. Il est vrai que

ma vie errante n'est pas digne de mon rang, mais c'est celle que j'ai choisie, et que j'aime.

Certains déjà me traitaient de fou, de négligence envers mes biens — en ai-je encore ? Comment leur dire et leur faire comprendre que lorsque le vent de l'aventure — le simoun de l'incompréhension de la vie et de la recherche de sa raison d'être — souffle, nul obstacle ne peut le retenir ? N'est-ce pas le souffle de la volonté divine ?

Oui, nobles Seigneurs ! Je n'ai plus rien, je suis pauvre. J'ai abandonné mes charges et mes terres pour éprouver la brûlure du sable sur le visage, les gerçures des lèvres gonflées par la soif, les meurtrissures des pieds sur les routes où le coursier ne peut accéder. Ma seule richesse est l'ampleur de mon âme qui déborde de mon cœur pour embraser le monde. Elle ne connaît ni les frontières, ni le joug avilissant : c'est la gazelle farouche qui préfère la mort à la captivité.

Aujourd'hui, la route sans fin m'a conduit ici : est-ce un présage ? Je suis las de ma longue errance, pourtant je n'en sais pas plus qu'autrefois. On dit qu'il existe une potion qui dissipe la solitude et régénère l'âme blessée : l'Amour.

Je souffre du même mal que la belle Lune dont le nom fait frémir d'extase celui qui le prononce. Qui, mieux que moi, pourrait comprendre ce qu'elle endure et ce dont elle a besoin ?

Ne pensez pas, ô gens du palais, que je convoite de quelconques richesses. Que c'est ma pauvreté qui me pousse à être parmi vous. S'il en était ainsi, que la Destinée m'affuble du funeste manteau du déshonneur.

...

Mon conte est une histoire venue du confin du monde, qui est peut-être sous vos pieds... sur vos têtes... mais, que personne ne peut voir... à moins... d'être fou.

Il est né des brumes de la terre.. ou de mon esprit malade ?

« Il existe sur cette terre, un lieu oublié du temps et de la conscience des hommes. Cet empire est enfoui en chacun de nous et, ne demande qu'à se révéler. C'est le royaume de la Pensée, du non-révéler, Il n'a pas de maître, ni d'idole : il est.

Dans la fertile vallée de l'imagination se dresse une sombre bâtisse délabrée où la végétation recouvre les pierres froides.

C'est là, sur cette terre où les arbres ont la forme de coupoles et de minarets que se trouve le cimetière des hommes conscients.

Comme certains animaux, sentant leur fin prochaine, rejoignent le lieu secret de leur mort guidée par leur instinct, il en est ainsi de ce lieu où les hommes, sentant la folie s'emparer de leur esprit, se retirent pour y être à l'abri.

Il n'y a ni hiver, ni été ; le temps n'a nulle saveur. Et les habitants de cette terre n'ont pour unique accoutrement que leur propre peau. Leur nudité n'est pas apparente car leur regard n'est plus humain : il vient de beaucoup plus loin, et va... beaucoup plus loin. Bien qu'ils soient issus de toutes les contrées, ils partagent la même démente. Mais pas n'importe quelle démente.

Ceux-ci ont l'intuition d'avoir été des anges — des anges déchus — et n'aspirent plus qu'à retrouver leur patrie.

Ils s'imaginent tous être des oiseaux.

Ils vivent dans les branchages, sur les promontoires rocheux ; leurs membres repliés, la tête enfouie dans le cou, le corps recroquevillé... leur donnant l'allure des faucons du Hamada. Ils scrutent les abysses de la vie.

...

Près de leur palais, s'amoncellent de petites maisons de gens encore vêtus et abrités : leur métamorphose n'est pas encore achevée. Ce sont les fruits verts de l'arbre : ils attendent leur maturation, leur achèvement, leur destin.

Tout cela ne pourrait être qu'une simple histoire, un simple délire, si...

Si le palais n'était pas déserté quand survient la chute des feuilles, bien que le temps soit immobile. Plus un seul être dans les ruines vêtues de branchages dénudés : le silence et la solitude.

Et nulle trace de ces hommes-oiseaux dans la vallée. Les gens du village — les fruits verts de l'arbre — si vous les interrogez, vous répondraient qu'ils ne savent rien, qu'ils ne sont pas encore dans le secret. Mais... qu'il leur semble entendre, à chaque époque des feuilles mortes, un chuintement dans le ciel comme... un vol d'oiseaux.

Et que les disparus reviennent hanter à nouveau leur domaine, quelque temps plus tard : plus nombreux.

Vous tous, gens de saine raison, écoutez bien le conteur : prenez garde à la saison des feuilles mortes, de traîner vos pas dans les rues et les campagnes. Les anges déchus pourraient s'abattre sur vous et vous emporter dans leur domaine, pour vous y métamorphoser. Ne vous fiez pas aux envols des oiseaux migrateurs, leur innocence n'est qu'une apparence. »

Alors, de nouveau les frissons parcoururent la salle, et le calife s'écria :

— Que de contes étranges ! Nous sommes bien loin des histoires d'amour, des luttes vaillantes et des chants de regret sur les cendres du campement abandonné. Quel sera le sujet du dernier prétendant ? La place est libre, venez, ô ami de ma peine.

Un jeune homme, imberbe, les cheveux noirs et bouclés tombant sur la nuque, prit place. Son gilet, une simple peau de mouton, avec des reflets de nacre et d'or. Jamais on ne vit plus belle toison.

— Quel est ton nom et ton rang, ô toi qui nous promets la félicité ?

— Je suis une créature du Tout-Puissant : issu de l'amour de deux êtres. Mon royaume se nomme la Terre, j'en suis le roi et l'esclave.

J'ai vu le jour sur les montagnes de Berbérie, là où le soleil taille sa couche dans les rochers pour s'assoupir. Là où les senteurs de genêts et de myrte embaument les champs et les collines ombragés par les oliviers ou les chênes. Là où je mène paître mes moutons dans la magnificence du domaine de Dieu.

Je suis berger et les hommes me nomment Orian.

...

Un jour, assoupi sur le rocher blanc d'un plateau aride où ne poussaient que l'alfa et l'ortie, je pris mon bois de roseau et me mis à jouer.

La nuit me surprit avec les plaintes de ma flûte. Les étoiles se pressaient dans le ciel pour m'écouter : leur reine dans son palanquin d'ivoire me faisait face.

Et lorsque la dernière note se perdit dans les airs, que ma bouche quitta le roseau, je vis... la lune pleurer.

Ses larmes fendaient le ciel et s'écrasaient sur le sol en inondant l'horizon de milliers d'étoiles d'argent.

Le lendemain, je pris la route ; en direction de cet endroit où des larmes d'étoile abreuvaient la terre.

Et chaque soir la malheureuse souveraine m'apparaissait avec ses yeux humides.

Les chemins me menèrent au territoire d'Awdaghost où les maîtres du désert, plus beaux et plus hautains que

tout homme sur cette terre, m'offrirent de porter le tagelmouss*.

Mais dès que je leur eus conté mon histoire, ils s'empressèrent de former une caravane et de m'escorter. Nous traversâmes les pays de Ghâna et de Koûgha, et tant d'autres, avant d'arriver au royaume d'Ethyopia, où ils me laissèrent sans un mot d'adieu et sans que je puisse les remercier.

Ce fut dans la ville d'Axoum, au pied d'une grande stèle aux neufs rangées de fausses fenêtres, que j'entendis deux marchands arabes parler de la princesse et de la perfection de sa beauté.

J'embarquai comme marin au port d'Adoulis ; puis chamelier à Médine, la ville du prophète — que le Salut et la Bénédiction du Très-Haut soient sur Lui.

Il y a deux ans que j'ai quitté ma patrie, et la lune n'a laissé couler de ses prunelles que deux larmes. Ce soir je la sais sereine.

...

Le récit que je vais vous conter ne m'appartient pas. Je le tiens d'une femme, de celle qui m'a donné le jour et qui a fleuri mon enfance de tendresse et d'histoires : ma mère.

« Au nom de Dieu le Bienfaiteur, le Miséricordieux. Puisse-t-il me donner le don de l'éloquence.

Un papillon solitaire voletait dans les prés. Son envol sinueux le menait d'une fleur à une autre, d'un brin d'herbe à la feuille d'un arbre.

— Que la nature est belle ! Se disait-il. Mais je ne sais pourquoi je me sens triste. Peut-être parce que toutes les choses sont par deux et que moi je me trouve tout seul ?

* Turban bleu-indigo des Touaregs.



N'y a-t-il dans toute cette étendue un être qui voudrait de moi ? Plutôt que de continuer à jouer, je vais partir à la recherche d'une compagne.

Et il partit à travers les vallons pour se trouver une épouse. En chemin il rencontra une sauterelle, dans un champ de blé parsemé de coquelicots.

— Bonjour, madame la sauterelle. Votre robe est si belle qu'on la prendrait pour un épi de blé.

— Bonjour, beau papillon. Où vas-tu avec tes ailes plus belles que des pétales de fleur ?

— Depuis que je sais que les choses vont par deux, je vais de par le monde pour trouver une épouse. Voudriez-vous m'épouser, madame la Sauterelle ?

— Ah ! Voilà une demande qui me réjouit. Approche, beau papillon, que je dépose sur ta joue un tendre baiser.

Mais à peine le papillon s'approcha-t-il de la sauterelle que celle-ci bondit pour tenter de le happer et de le dévorer.

Heureusement, le papillon sut l'esquiver d'un rapide coup de ses petites ailes. Et il s'enfuit à travers les blés.

Il rencontra au bord d'un lac marécageux une grenouille.

— Bonjour, Madame la Grenouille ! Votre robe est si belle que l'eau en est jalouse et qu'elle cache son miroir sous des feuilles pour que vous ne puissiez pas vous y admirer.

— Bonjour, beau Papillon ! Où vas-tu avec tes ailes plus belles que des pétales de fleurs ?

— Depuis que je sais que les choses vont par deux, je vais de par le monde pour trouver une épouse.

Voudriez-vous m'épouser, Madame la Grenouille ?

— Ah ! Voilà une demande qui me réjouit. Approche, beau Papillon, que je dépose sur ta joue un tendre baiser.

Mais à peine le papillon s'approcha-t-il de la grenouille que celle-ci bondit pour le happer et le dévorer. Heureusement, le papillon sut l'esquiver d'un rapide coup de ses petites ailes. Et il s'enfuit le long d'un ruisseau.

Il rencontra une femme dans un jardin, près d'une ferme.

— Bonjour, Madame la Fermière ! Votre robe est si belle qu'on ne voit qu'elle dans toute la vallée.

— Bonjour, beau Papillon ! Où vas-tu avec tes ailes plus belles que des pétales de fleurs ?

— Depuis que je sais que les choses vont par deux, je vais de par le monde pour me trouver une épouse. Voudriez-vous m'épouser, Madame la Fermière ?

— Ah ! Voilà une demande qui me réjouit. Approche, beau Papillon, que je dépose sur ta joue un tendre baiser.

Mais à peine le papillon s'approcha-t-il de la femme, que celle-ci lança son bras pour tenter de le happer. Heureusement, le papillon sut l'esquiver d'un rapide coup de ses petites ailes. Et il s'enfuit à travers les jardins, poursuivi par la fermière.

— Reviens, beau Papillon ! Tu verras comme tu joueras bien avec mon petit garçon. Il prendra soin de toi, n'aie pas peur, il ne brisera pas tes petites ailes...

Mais le papillon était déjà bien loin.

Il rencontra une mante religieuse, accrochée à une brindille.

— Bonjour, Madame la Mante Religieuse ! Votre robe est si belle que les branchages en portent une semblable par envie.

— Bonjour, beau Papillon ! Où vas-tu avec tes ailes plus belles que des pétales de fleurs ?

— Depuis que je sais que les choses vont par deux, je vais de par le monde pour me trouver une épouse. Voudriez-vous m'épouser, Madame la Mante Religieuse ?

— Ah ! Voilà une demande qui me réjouit. Approche, beau Papillon, que je dépose sur ta joue un tendre baiser.

Mais à peine le papillon s'approcha-t-il de la mante religieuse, que celle-ci bondit pour tenter de le happer et de le dévorer.

Heureusement, le papillon sut l'esquiver d'un rapide coup de ses petites ailes. Et il s'enfuit à travers les branchages.

— Reviens, beau Papillon ! Connais-tu hymen plus beau que celui de l'Amour avec la Mort ?

Mais le papillon était déjà bien loin.

Harassé, il se posa sur la corolle d'une fleur. Le vent balançait tendrement la tige. Le jour s'achevait doucement.

C'est alors qu'il vit le soleil à l'horizon *.

— Elle est unique, se dit-il. Aucune autre chose ne lui ressemble. Je vais m'en approcher.

Et il se mit à voler vers la lumière orangée longtemps, longtemps, longtemps...

Le Soleil l'aperçut, et lui demanda :

— Mais où vas-tu, beau Papillon ? Toi dont la robe

* Le soleil est du genre féminin en berbère.

est semblable à des pétales de fleurs sur lesquelles se serait déposée de la poussière d'étoiles.

— Bonsoir, Madame la Lumière ! Votre robe est de loin la plus belle car elle illumine le monde.

Depuis que le destin m'a libéré de ma chrysalide, j'erre à travers le monde. D'être rampant et velu, je suis devenu prince de l'air et des fleurs. Me faudrait-il disparaître dans le néant après avoir connu le merveilleux ?

— Quel est ton malheur, beau Papillon ?

— Depuis que je sais que les choses vont par deux, je vais de par le monde pour me trouver une épouse. Voudriez-vous m'épouser, Madame la Lumière ?

— Je... t'épouserai, beau Papillon. Mais à une condition : il faudra que tu me rapportes, comme gage de ton amour, un bout de lumière.

...

Et c'est depuis ce jour, raconte le vieillard à barbe blanche, que tous les papillons de la terre se précipitent vers les feux des campements et des maisons pour en rapporter une brindille au soleil, et pouvoir l'épouser.

Et c'est depuis ce jour, où je vis dans les cieux l'éclat de ta beauté, que mon âme m'a abandonné. Eternelle voyageuse en quête d'un impossible amour, elle ne pourra que t'aimer ou mourir. »

Tandis que la cour se confiait ses impressions, le calife s'approcha d'Orian.

— Dieu t'honore de ses bienfaits, mon enfant. Si je n'étais tenu par mes engagements, c'est à toi que je donnerais ma fille.

Ecoutez, vous tous. Voilà quelle sera la seconde

épreuve : il vous faudra trouver le royaume de Thébaïde où demeure le vieillard à l'énigme et en rapporter les pommes d'or, qui poussent dans l'unique arbre de son jardin.

Au petit matin, chacun des prétendants prit la route. Qui à dos de cheval, qui à dos d'hémione ou de mule. Le berger était à pied, et se retrouva très vite tout seul sur le chemin.

— Par Allah ! Quelle direction prendre ? La nuit s'appête à se lever et j'ignore où engager mes pas. Mais... ? Dieu Puissant ! N'est-ce pas la Lune qui m'indique ces collines lointaines d'un doigt étoilé ?

Il parvint aux pieds rocheux trois jours et trois nuits plus tard. Une rivière le séparait de l'autre rive. Et alors qu'il s'appêtait à traverser, une voix le héla :

— Holà, mon fils ! N'aurais-tu pas pitié d'un pauvre vieillard ?

— Que t'arrive-t-il, vieil homme ?

— Regarde, ce torrent fougueux dont le fond est tapissé de pierres abruptes ! Comment pourrais-je le traverser sans être emporté et déchiqueté ?

— Monte sur mon dos, vieillard, je vais te faire passer ce cours d'eau impétueux.

Mais au milieu du ruisseau, le ballot d'Orian se détacha et s'en fut, emporté par les flots rapides.

— Misère de ma vie ! Que vais-je devenir sans mon unique bien ? Mes vêtements, ma flûte, ma nourriture... disparus. Je ne pourrais jamais atteindre Thébaïde, et je n'épouserai pas la fille du calife.

— Mon fils, pourquoi te lamentes-tu ? Serais-tu l'un des prétendants de la Belle de Bassora ?

— Hélas, à moins d'un miracle, je n'ai plus aucun espoir.

— Peut-être... que je pourrais t'aider ? Ne m'as-tu pas secouru lorsque j'étais en peine ? Tu aurais pu me lâcher dans les eaux et rattraper ton bien, mais tu as préféré le perdre plutôt que de me porter tort !

Le vieil homme saisit un roseau, le coupa avec son couteau et le tendit à Orian.

— Tiens, prend ceci !

— Mais que veux-tu que je fasse d'un roseau qui n'a même pas de trous pour servir de flûte ?

— C'est une canne sans trou, afin que le sable n'y pénètre pas.

— Le sable ? Quel sable ?

— Tu sauras ou tu mourras.

Et maintenant si tu as faim, remonte le long du torrent jusqu'au minuscule arbre que tu vois se profiler sur le monticule, là-bas, au pied de la grande montagne. Tu trouveras dans la vallée un couple de fermiers qui te donneront asile et pourront te nourrir en échange d'un peu de travail dans leurs champs.

Orian regardait le profil de l'arbre sur l'horizon, et, quand il se retourna vers le vieil homme, celui-ci avait disparu. Il ne restait que la tige de roseau pour attester de son existence.

Il arriva au seuil de la maison à la tombée de la nuit ; il y rencontra deux jeunes enfants en pleurs.

— Pourquoi pleurez-vous, enfants ? Quel malheur s'est abattu sur vous ? Par Allah, s'il était en mon pouvoir de vous aider, je le ferais aussitôt !

— O étranger, répliqua l'un des enfants. Dans cette

chaumière se trouve notre mère. Un mal inconnu la maintient au lit où elle ne survit que par la volonté divine et les maigres provisions qu'il nous reste. Bientôt nous n'aurons plus de quoi la nourrir et il nous faudra porter son deuil, avant de mourir nous-mêmes, emportés par la famine ou la maladie comme notre regretté père.

— Mais vous avez d'immenses champs autour de vous ? Pourquoi ne pas les cultiver ?

— Qui pourrait le faire, ô étranger ? Nous sommes trop petits : aurons-nous seulement la force de soulever le soc ?

— Je ne renierai pas mon serment, je vais vous aider quoi qu'il m'en coûte. Le Seigneur est témoin de mes actions, je ne puis lui déplaire.

Et Orian laboura et sema les champs de blé. Puis, au bout d'un an, il en fit la moisson : la récolte fut très bonne.

— Vous voilà désormais à l'abri du besoin, et assez forts pour cultiver vous-mêmes, dit-il aux enfants.

— Que le Dieu Très Haut t'honore entre tous les hommes, ô notre grand frère. Viens, entre dans la maison, notre mère va mieux et voudrait te remercier.

Il entra dans la chaumière.

— Mon fils, tes pères doivent être fiers de toi ! Tu nous a aidés alors que ton temps était précieux, et à mon tour je voudrais t'être agréable et te récompenser.

— Je n'ai aucun mérite à vous avoir servis pendant une année entière. Tout homme digne de ce nom et voulant plaire à son créateur se doit d'aider son prochain.

Mais comment pourriez-vous m'aider à gagner le

royaume de Thébaïde ? Les autres prétendants y sont certainement parvenus depuis longtemps !

— Seul, un oiseau a atteint l'arbre aux fruits d'or : n'aie crainte d'arriver trop tard. Pour parvenir à ce lieu, il te suffira d'emprunter un passage secret qui est un raccourci. Voilà, tu grimperas sur la grande montagne, du côté où les chênes sont les plus hauts, et, lorsque tu parviendras à la grande cascade, passe à travers le fil de l'eau. Là, tu trouveras un passage qui traverse la montagne et aboutit au jardin que tu recherches.

Avant de partir n'oublie surtout pas ce que je vais te dire : réponds par l'inverse.

— L'inverse ? L'inverse de quoi ?

— Tu sauras ou tu mourras. Maintenant, va vers ton destin, mon fils. n'attends pas.

Et Orian s'en fut par les champs et les routes caillouteuses jusqu'au pied de la grande montagne.

Il grimpa du côté où les chênes étaient les plus hauts, durant sept jours. Il arriva enfin à la cascade.

Il traversa le voile de l'eau et emprunta à tâtons un conduit ténébreux durant sept jours et sept nuits, au bout desquels il déboucha sur une immense vallée de sable.

Du pic abrupt d'où il dominait le paysage, il vit qu'un ruisseau bordé de rares buisson faisait le tour de la vallée de sable, un jardin de sable au centre duquel se dressait un arbre gigantesque d'où jaillissaient des éclairs : c'était le mythique royaume du vieillard à l'énigme.

— Dieu Tout Puissant, gloire à Toi et à Ton messenger ! Me voilà enfin au but, et les lumières qui me parviennent de cet arbre éloigné m'apprennent que les pommes d'or sont toujours sur leur branche.

Mais... quelles sont ces ombres au-delà du ruisseau ? On dirait... mais oui ! Ce sont bien des fauves : trois énormes lions. Et à part cet arbre gigantesque et ces minuscules arbustes le long du cours d'eau, je ne vois nulle autre verdure. Que du sable ! Comment vais-je m'en approcher sans me faire repérer et dévorer ? Cela est impossible ; tout espoir est perdu. Adieu belle Lune, à quoi te servirait mon corps déchiqueté ?

Il resta sur le pic durant sept autres jours, et sept autres nuits, à se lamenter. Lorsque son regard se porta sur le bout de roseau et qu'une idée lui vint à l'esprit. Alors il descendit vers la rivière.

Près du ruisseau il rencontra un homme dénudé qui se cachait dans les fourrés.

— O étranger, c'est le ciel qui t'envoie. Ne pourrais-tu me prêter tes vêtements pour que je puisse regagner ma maison et me vêtir décentement ? Je te promets que je te les ramènerai au moment où tu en auras besoin. Car, vois-tu, je crains qu'au coucher du soleil, les lions en venant s'abreuver ne me trouvent et me dévorent. Toi, je sais que tu vas aller au-delà de la rivière pour tenter de cueillir les fruits d'or.

— Mais... comment ferais-je sans vêtements ? Je prendrais froid et ferais honte aux passants !

— N'aie pas de crainte sur ces sujets. Le temps est clément et personne ne passe dans cette vallée. En échange, je te donnerai mon collier. Ce n'est qu'une simple lanière de cuir qui enserme un vulgaire caillou ; mais crois-moi, mon ami, il te servira à briser les distances.

— Les distances ? Quelles distances ?

— Tu sauras ou tu mourras.



Et Orian se retrouva tout nu, avec pour unique protection un feuillage autour des reins et pour seul bien un bout de roseau et une lanière de cuir qui enserrait un vulgaire caillou.

— Je sais comment tromper les lions, pensa-t-il. Et il n'est pas plus mal que je sois nu ; ainsi ils ne sentiront pas l'odeur de mes vêtements. D'ailleurs je vais me rendre sur l'autre rive et me rouler dans la boue qui porte la trace et l'odeur des fauves.

Il se porta sur l'autre berge, s'enduisit de boue, et alla en direction de l'arbre sous lequel dormaient les lions.

— Je vais creuser un grand trou à mi-chemin du ruisseau et de l'arbre, là où on ne me verra ni d'un côté ni de l'autre, qui me contiendra et me recouvrira tout entier. Ainsi, lorsque les lions iront s'abreuver à la tombée de la nuit, j'irai vite cueillir les fruits d'or.

Le vieil homme que j'ai aidé à traverser le torrent m'avait bien dit qu'elle ne laisserait pas entrer le sable : je me servirai donc de la baguette de roseau pour respirer.

Et ainsi fit-il, tout en prenant soin d'effacer derrière lui ses traces avec le feuillage qui lui servait de vêtement.

Le soir arriva. Les lions allèrent s'abreuver et firent le tour du jardin de sable en suivant le ruisseau. Nulles odeurs étrangères ne parvenaient à leurs narines.

Orian en profita pour sortir de sa tombe de sable et courir vers l'arbre.

Lorsqu'il y arriva, il découvrit un arbre dont le tronc était si gros qu'il aurait fallu un jour pour en faire le tour, et si grand que les nids de ses plus hautes branches étaient des nuages. Les fruits d'or étaient alignés sur un même rameau à mi-chemin du ciel et de la terre, et éclairaient un étrange oiseau.

— Si je n'étais pas si loin pour bien voir, je jurerais que cet oiseau ressemble à un humain et a les traits du prince de Nubie, se dit Orian.

Soudain, apparut un vieil homme courbé par les ans, à la longue barbe blanche qui touchait presque le sol, et qui tenait une faux.

— Qui es-tu, toi qui as réussi là où tant d'autres ont échoué ?

— Je me nomme Orian, je viens de Berbérie. Je dois rapporter les pommes d'or au Calife de Bassora qui me donnera alors sa fille en mariage.

— Pour cela, il te faudra répondre à l'énigme que je vais te poser. Tu récolteras le fruit de ta réponse.

— Quelle est ton énigme, ô vieillard ?

— La voici :

« Elle ne passe qu'une fois
Nulle n'est plus fidèle
Pourtant commune à tous
Et unique à chacun. »

— La réponse est trop simple pour ne pas cacher un piège : que vais-je répondre ? D'autant qu'il faut que je me presse pour regagner ma cachette, pensait Orian. « Tu récoltera le fruit de ta réponse », dit-il, qu'est-ce que cela veut bien dire ? Mais... je me souviens que la vieille femme aux deux enfants, dont j'ai labouré, semé et moissonné les champs m'avait dit « Réponds par l'inverse. »

— Et voici ma réponse : cette femme dont tu parles a une sœur. En nommant celle-ci tu ne pourras que reconnaître ton Amie : la Vie.

Le vieillard se dissipa aussitôt comme une brume chassée par le vent.

— Il me reste à cueillir les fruits d'or. Comment faire ? Il n'y a aucune prise sur le tronc, et même s'il y en avait il me faudrait la nuit entière pour l'escalader. Et d'ici là les lions seront de retour et n'auraient qu'à attendre ma chute pour me dévorer.

Vais-je rebrousser chemin et sauver ma vie, ou mourir inutilement à si peu de distance du but ?

Distance ! Mais... l'homme nu ne m'avait-il pas dit que le collier me servirait à abolir les distances ?

Il défit la lanière de cuir de son cou, la lança de toutes ses forces. Et le caillou vola vers les cieux comme projeté par la main d'un géant, et vint décapiter les attaches des trois fruits qui s'abattirent sur le sable, aux pieds d'Orian.

Il s'en saisit prestement, et s'en alla en courant vers son refuge. Une légère brise se leva, recouvrit les traces de ses pas.

A peine s'était-il enterré dans le sable que le rugissement des lions se fit entendre. Ils passèrent si près de lui qu'il sentit leur souffle et que leurs pas faisaient crouler les grains dorés qui l'ensevelissaient. A chaque grain de sable qui roulait sur le côté un grain de vie le quittait.

Mais ils passèrent sans le remarquer.

Il attendit le matin, lorsque le soleil brûlait sa couverture mouvante, pour sortir de sa cachette et courir vers le ruisseau.

Il y retrouva « l'homme nu », habillé, qui l'attendait avec ses vêtements.

— Gloire à toi, mon Ami ! Ton esprit est aussi grand que ta bravoure. Va en paix.

Orian reprit la route en sens inverse : le conduit souterrain, le voile de l'eau, la pente de grands chênes...

Jusqu'à la chaumière de la vieille femme et des deux enfants.

— Béni soit le Seigneur qui te ramène à nous, mon fils ! Mon cœur se réjouit de ta victoire. Viens, entre te reposer et te nourrir.

Mange, mon enfant ! Remets-toi des fatigues du voyage. Tes frères ne vont pas tarder à revenir des champs. Sais-tu qu'un étranger est passé après toi ? Il se disait « mage ».

— Qu'est devenu cet homme, vieille femme ?

— Mes enfants qui peinaient pour labourer et semer lui avaient demandé son aide. Il ne trouva rien de mieux que de les battre avec son bâton. Mais alors qu'il remontait sur sa mule, celle-ci rua d'un coup et l'envoya à terre où il se brisa les os du crâne et mourut.

— Que Dieu te protège, toi et tes enfants ; je me dois de repartir. Adieu.

Il arriva au torrent impétueux où il retrouva le vieil homme.

— Que le Salut de Dieu soit sur toi, vieil homme ! Mille remerciements pour ton aide. Veux-tu que je t'aide à aller sur l'autre rive ?

— Non, merci, mon fils ! J'attends qu'un autre me fasse traverser la rivière de sa vie ou de sa mort. Sais-tu qu'un homme est passé après toi ? Il était sur un farouche étalon et se disait prince de Yamâma.

— Qu'est devenu cet homme, vieil homme ?

— Je me trouvais sur l'autre berge et lui demandai de m'aider à traverser. Il ne trouva rien de mieux que de me cracher à la figure et de me traiter de pouilleux. Mais alors qu'il traversait les flots sa monture trébu-

cha sur des pierres glissantes et le jeta dans l'onde grondante qui emporta homme et animal.

— Que Dieu te protège, vieil homme. Je me dois de repartir. Adieu.

Orian parvint à Bassora à la tombée de la nuit, le chemin de retour lui semblait bien plus long. Deux nouvelles années s'étaient écoulées depuis son départ du palais.

Arrivé devant les portes sculptées du palais il s'arrêta, ne chercha même pas à y pénétrer.

Dans le firmament, l'astre blême était drapé d'un lin-cueil sombre.

Il avait compris : Lune n'était plus.

Lune n'était plus.

Voilà la fin du conte, mon Occident.
Il se fait tard et il nous faut regagner le lit de l'Amour.
Sur la route, nous rencontrerons peut-être le berger errant qui parcourt la terre à la recherche de Lune.
A moins que nous ne passions devant l'arbre né des trois pommes d'or ?
Certains conteurs racontent que des fruits semés par Orian naquit un arbre dont les membres rejoignent les étoiles, et qu'une de ses branches mène à la lune où se dresse le palais de la Bien-Aimée.
Mais ceci est une autre histoire que je te conterai demain.

LUNE ET ORIAN

II

Bien-aimée, la nuit nous surprend à nouveau. Ses draperies de soie noire s'étalent devant nous et nous convient à nous asseoir.
Les brumes de l'encens et de la myrrhe s'élèvent autour de nos corps et pénètrent nos sens qui s'apaisent : un monde magique va naître de la fumée odorante.
Regarde, mon Occident, surgir des limbes de ma mémoire la chanson de Lune et Orian.
Entends-tu le cri à peine audible de la Lune séparée de son Amour ?
Quel est le chant de sa peine ce soir, les senteurs de son parfum austère, la couleur de ses prunelles humides ?
Vois-tu cette caravane rose et indigo semblable à une guirlande de fleurs qui en fait le tour ? Elle escorte un trésor : un cœur amoureux. Le cœur d'Orian.
Ecoute, tendresse de ma vie, la suite de la complainte des amants séparés. Puisse-t-elle embellir les instants où tu es près de moi.
Ecoute...



Et Lune n'était plus...

Elle avait déserté par enchantement le palais de son père, dont les lamentations semblables à un fleuve intarissable inondaient les salles devenues de sombres et désertiques cachots qui répercutaient le bruit de chaque larme versée.

Les mosaïques se ternissaient, s'ébréchaient et suintaient du sang des mots arrachés par la douleur qui se fracassaient telles des vagues furieuses sur les pierres froides et colorées.

Les fleurs du jardin portaient leur robe de deuil et n'exhalèrent plus qu'une odeur de pestilence.

On pensa à un enlèvement, à un envoûtement maléfique.

Le père éploré se tourna vers son créateur, ne se nourrit plus que de prières et de lectures saintes : son esprit se fortifiait, son corps faiblissait.

— O Seigneur ! Puisse ta miséricorde inonder le cœur de chaque être telle la pluie qui fleurit le désert, et faire bourgeonner les rameaux de la bonté. Je t'aime et te porte en moi, mon Dieu. Mon corps est ta mosquée et mon âme pleure de la joie de te savoir près d'elle. En vérité tu es l'Unique et je t'implore pour te bénir d'être. J'accepte le malheur dont tu m'affables, Ta présence n'est-elle pas un baume ? Oui, je sais que lorsque je serai près de Toi je retrouverai mon enfant chérie.

Gloire à Toi en ce monde et en celui à venir !

Et le temps s'écoula de ces jours, de ces nuits qui semblent toujours les mêmes mais qui pourtant sont aussi dissemblables que l'eau d'un torrent que l'on viendrait contempler chaque jour, chaque nuit au même endroit. Et le temps s'écoula de ces jours, de ces nuits qui semblent toujours les mêmes... jusqu'au jour où...

— Prince des croyants ! Deux voyageurs voilés de la tête aux pieds désirent te voir, et réclament l'hospitalité au nom d'Allah. Désires-tu les recevoir où dois-je les faire attendre ?

— Il ne faut pas faire attendre celui qui te nomme, mon brave conseiller. Ils se sont munis d'un laissez-passer plus puissant que tous les sceaux de la terre : le nom d'Allah — puisse sa Gloire retentir dans le cœur des hommes — ne les a-t-il pas précédés ? Fais-les entrer et donne des ordres pour qu'on leur prépare de quoi manger et boire, et se remettre des fatigues du voyage.

Les voyageurs, un homme recouvert de sept voiles fins de soie blanche et une femme recouverte de sept voiles fins de soie bleue, entrèrent dans la salle de réception. Le charme austère de l'espace et des décorations, comme drapés d'un nuage qui les contraindrait au sommeil, remplaçait le faste d'antan. Les gens de la cour eux-mêmes semblaient invisibles, si discrets qu'on avait du mal à croire qu'ils étaient présents et si nombreux.

— Que le Salut et la Bénédiction d'Allah soient sur vous, nobles gens ! Puisse-t-Il épandre sur vous et les vôtres les sources de paix et de bonheur.

— Bienvenus, étrangers ! Salut, bénédiction et prospérité sur vous. Que le miel et l'or regorgent dans votre demeure et vous mettent à l'abri du besoin. Venez prendre place parmi nous et vous remettre de vos lassitudes.

Les serviteurs apparurent aussitôt portant d'innombrables plateaux de mets et de fruits, des carafes d'eau fraîche, des théières argentées..

La nuit frappa à la porte du crépuscule : l'horizon étala les pétales pourpres des fleurs de son jardin.

— L'obscurité est femme : son souffle tiède pénètre le corps avec la douceur du velours et déchaîne dans le cœur les vents furieux de la passion. Pussions-nous trouver la paix sous le couvert de sa chevelure sombre et ondoyante qui berce et drape la lumière qui s'endort.

Ce soir est joie car nous accueillons des gens du voyage qui vont partager avec nous la même page du livre de notre vie. Peut-être même vont-ils nous conter quelques histoires qui nous rendront la nuit moins lourde et plus courte ?

Une voix s'éleva des voiles blancs, à peine audible ; on eût dit des paroles apportées par le vent.

— Seigneur, calife ! Pardonne à ma compagne et à moi-même si nous ne pouvons t'entretenir sur nous, du moins ce soir.

La fatigue du voyage nous éreinte et de plus un sort funeste nous contraint à ne parler que les soirs de pleine lune, et à ne survivre les autres jours et nuits qu'en psalmodiant « Au nom de Dieu, louange à Dieu ». L'astre blême s'effrite déjà, par le Tout-Puissant ne cherchez pas à nous tenter de parler.

On attendit la prochaine pleine lune avec impatience. Quelle pouvait bien être l'histoire de ce couple étrange qui passait ses jours et ses nuits à dire « Au nom de Dieu, louange à Dieu », à travers les dédales des couloirs qui résonnaient du silence feutré de leurs pas légers où leurs ombres de géant semblaient les écraser de leur poids éthéré ?

Quel pouvait bien être ce mystère qui, telle une aura, les enveloppait de son manteau obscur et mouvant ? Le calife et sa suite eurent bien du mal à se retenir de

les inviter à parler lorsqu'ils partageaient les mêmes repas, les mêmes moments. Chaque soir ils guettaient les cieux dans l'espoir que l'étoile-reine dévoile tous ses charmes.

Enfin, la lune apparut dans ses apparats de lumière blanche et froide.

— Ce soir je vais vous conter l'histoire qui telle une litanie secrète se transmet de foyer en foyer, de conteur en conteur. C'est, vous ne l'ignorez pas, seigneur calife, l'histoire de votre fille, Lune, et du berger Orian.

Je n'aviverai pas vos blessures par mon récit, car il est un chant d'amour qui adoucit les peines les plus rétives. Mais avant de débiter, permettez-moi de vous prévenir : à l'issue de cette nuit notre sort dépendra de vous. Ne cherchez pas à découvrir nos visages quels que soient les frémissements de votre cœur si vous ne voulez pas nous perdre.

« Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux...

Un jour que nous marchions sur la grand-route, nous rencontrâmes le vieillard à barbe blanche assis sur une pierre. Je le saluai et il nous invita à nous asseoir près de lui.

— Si vous m'écoutez sans m'interrompre, nous dit-il, je vous raconterai un conte nouveau. Mais sachez que si vous interveniez durant mon récit vous perdrez tout espoir d'en connaître la fin. Le voulez-vous ?

— Comment pourrions-nous refuser, ô conteur des conteurs ?

— Alors, écoutez :

Orian s'en alla vers la demeure de sa bien-aimée pour la guérir de la mélancolie avec le nectar des pommes d'or qu'il avait réussi à cueillir. Mais il ne trouva que l'absence.

Il quitta la ville de Bassora pour les vallées désertes

du Tigre et de l'Euphrate. Il s'installa dans une grotte, à l'abri des hommes, pour se lamenter. Les chants de sa flûte s'abreuyaient de sa douleur et arrachaient des larmes aux pierres et aux arbustes.

Une nuit, alors qu'il jouait de sa flûte à l'entrée de sa sombre maison, un rayon de lune vint se poser sur sa joue. Des perles humides coulèrent de ses prunelles, tintèrent au contact de la lumière froide : Orian pleurait.

Des perles humides nouvelles naquirent de la lumière froide : Lune pleurait. Les fruits de leur malheur abreuvèrent la terre qui se fit tendre, à l'endroit où le berger avait enfoui les pommes d'or.

La pénombre se fit caresse et la solitude présence.

Et voici qu'à son réveil il se trouva transporté dans les cieux sur une énorme et longue branche semblable à une route sans fin.

Les larmes des amoureux avaient fécondé les fruits magiques qui s'étaient unis en un seul tronc aussi gros qu'une montagne, et ses rameaux les plus élevés touchaient les étoiles.

Les branches entrelacées étroitement formaient des chemins, des champs et des montagnes ; la rosée qui s'écoulait sur les feuillages formait des lacs, des rivières, des fleuves et des mers ; le fin duvet des feuilles d'or arraché par le zéphir formait des dunes, des déserts...

— Par Allah ! Quel est ce prodige ? S'écria-t-il.

Et le voyage vers les étoiles se déroula tel un tapis. Enfant ! Ceci n'est peut-être pour toi qu'un conte, mais sache pourtant que cet arbre existe en chacun de nous. Libre à toi désormais de semer en ton cœur les semences de ce rêve et d'en récolter des fruits gorgés de merveilleux.

Orian décida de suivre la grande route qui serpentait

vers le lointain. Il marcha tant et si bien qu'il arriva à la tombée de la nuit, à moins que ce ne soit à la levée du jour (comment être sûr du temps ?) à un croisement.

La vie est un perpétuel croisement où il faut choisir sa direction.

Il n'arrivait pas à se décider quand il remarqua un halo de lumière derrière un monticule. Il s'y dirigea.

Là, il découvrit un homme assis sur un fût ; près de lui, un petit âne gris était attelé à une noria.

— Que le salut soit sur toi, ô mon semblable. Es-tu réellement un homme ou un Djinn qui aurait pris son apparence ?

— Je suis le peintre de l'arc-en-ciel. Je parfume chaque goutte d'eau tirée de ce puits par mon âne gris pour atteindre sa composition la plus infime, et je la peins avec des couleurs qui me sont offertes par les étoiles. Puis je les étale pour les sécher sur un arc qui enjambe la terre, et l'eau diaprée qui en suinte orne les fleurs qui me doivent la beauté de leur parure.

— Pourrais-tu m'aider à trouver un chemin dans cet endroit enchanté ?

Et Orian lui conta son histoire...

— Je connais ce monde comme toutes les nuances d'une couleur, mais je ne puis t'aider. A moins que... tu ne m'offres quelque chose.

— En vérité je ne possède rien, si ce n'est ma flûte. Tiens ! Prends-la.

— Non, ce n'est pas de ce genre de chose dont je veux parler ! Ce que j'attends de toi me paraît impossible, inutile de continuer d'en parler. Passe ton chemin.

— Je t'en prie, aide-moi ! Par le Glorieux, je t'apporterai ce que tu désires, devrais-je en mourir.

Ma vie n'est plus à moi, je n'ai plus rien à perdre.

— Quelque part vers le couchant se trouve une lugubre maison habitée par une sorcière. Son plaisir favori est de briser les os des passants, de leur démettre les membres et de s'en repaître.

Pourtant sa funeste demeure renferme le plus précieux des trésors : le miel des abeilles d'or. Grâce à ce nectar je pourrais inventer une couleur nouvelle.

Si tu parviens à m'en rapporter ne serait-ce que l'équivalent d'un verre à thé, je t'indiquerai le chemin de ta bien-aimée.

Orian partit. Il marcha, marcha... lorsqu'il aperçut un homme qui venait à sa rencontre. Ils se saluèrent.

— Ami, toi qui viens de là-bas, pourrais-tu me dire si tu as aperçu une maison où habiterait une sorcière ?

— J'en reviens ! Elle n'est guère plus loin. Mais pour tout te dire, cette vieille femme, à l'aspect repoussant, n'est nullement méchante. Ecoute et juge par toi-même :

Un jour, à mon éveil, je remarquai l'absence de mon ombre. J'eus beau me mettre au soleil, rien n'y faisait. Je pensais alors qu'elle avait dû oublier de se réveiller, mais mon lit était vide.

Je me mis à la chercher à travers toute la maison, la cour, le jardin... en vain ; quand je trouvai ses traces dans la poussière de la rue. Oui ! Il est vrai qu'on aurait pu croire à mes propres pas de la veille, ou à des pas étrangers, mais non ! Ces empreintes étaient ombreuses. Je les suivis jusqu'à un arbre gigantesque où je grimpai miraculeusement sans aucun effort.

Je rencontrai le peintre de l'arc-en-ciel qui ne voulut m'aider que si je lui rapportais le miel des abeilles d'or entreposé chez une sorcière.



Je me rendis donc chez cette abominable femme avec toutes les craintes, mais lorsque je l'abordai en tremblant, elle ne sembla même pas me remarquer. Elle ne m'adressa nulle parole, nulle menace quand je lui demandai un peu de son miel. C'était comme si je parlais au vent. Devant son indifférence, j'entrai dans sa profonde et obscure demeure et me servis dans un bocal qui regorgeait de ce trésor.

...
Je ne pris que l'équivalent d'un verre à thé pour ne pas m'encombrer et ne pas paraître indélicat.

Après quoi je la remerciai, elle feignait toujours de ne pas me voir, et m'en retournai.

Comme tu vois, la tâche ne fut nullement périlleuse. N'aie aucune crainte. Adieu, que Dieu te garde.

Et de nouveau Orian reprit son chemin, mais à peine avait-il fait quelques pas qu'il rencontra un âne qui semblait attendre, et auquel il adressa la parole.

— Alors, l'âne ? Que fais-tu sur le bord du chemin ? Attends-tu ton maître ou bien lui as-tu échappé ?

— Eh bien, tu n'attends pas la réponse à tes questions que déjà tu t'éloignes ?

— Quel est ce prodige qui fait parler un âne ? A moins que tu ne sois un esprit incarné dans ce corps servile ?

— Ecoute ma triste histoire et tu comprendras :
Je suis Ormuzd, le guèbre, ou du moins ce qu'il en reste.

Dans tout le Khorossan mon nom est vénéré à l'égal d'un dieu : mon savoir et ma sagesse me font considérer comme un saint, et attirent les pèlerins. Je pensais, dans mon ignorance dissimulée par une vanité trop bien nourrie, que j'étais véritablement le meilleur et le plus savant des hommes, quand un jour se présenta un vieil homme chétif et hâve. Son visage émacié et glabre res-

semblait à un bloc d'os creusé par la main habile d'un sculpteur ; sa longue chevelure blanche que cernait un bandeau doré servait de ciel aux étoiles de ses yeux enchâssés comme deux diamants dans ses orbites profondes. Un vêtement de lin des plus frustes enveloppait son corps aussi maigre que le bâton qui lui servait de support ; ses pieds nus étaient écorchés.

— Que la lumière soit sur toi, serviteur du Bien ! Me dit-il, en s'inclinant devant moi.

J'ai longuement marché avant de te rencontrer ; car, vois-tu, j'ai fait vœu de te voir et de m'entretenir avec toi avant de mourir.

— C'est trop d'honneur que tu me fais, vieil homme ! Repose-toi, je t'en prie, sur ces coussins moelleux qui te sembleront bien doux après ton voyage éreintant.

— Permets-moi, Saint Homme, de demeurer devant ta porte là où mes pieds ressentent la douceur de ce corps de poussière et de pierres, de forêts et de rivières qui vibre sous les caresses de la lumière et enfante des enfants sans égal.

Comment peux-tu voir les merveilles de la nature de ton palais de pierre, comment peux-tu percevoir les vibrations de la terre sur tes tapis et tes coussins ? Comment peux-tu entendre le chant de l'amour quand ton cœur est comme une citadelle ceinte de remparts fortifiés ?

— De quel droit oses-tu me parler ainsi, vieil homme ! Penses-tu avoir des leçons de sagesse à me donner ? Veux-tu seulement entrer et voir les innombrables manuscrits que je possède et que j'ai lus ?

— Mon ami, pardonne-moi cet écart de langage ! Je viens à toi pour que tu m'enseignes un peu de ta science, et que mon âme puisse sourire quand tout mon corps ne sera qu'un rictus de souffrance.

— Apprends donc, ô vieillard, que tout se résume dans l'univers à un duel entre les forces maléfiques des ténèbres et les forces bénéfiques de la lumière.

— Au-delà du dualisme, il y a aussi la liberté : la liberté primordiale pour l'homme de choisir en tout temps entre l'une ou l'autre force.

— Pour revenir à cette conscience originelle il faut à l'homme méditer ; se libérer du carcan d'un choix funeste et pouvoir dire à son éveil : « Et moi, que vais-je faire de ce jour pour que le monde devienne plus juste et plus beau ? »

— Il importe à l'homme de participer à l'avènement du bien en menant un double combat : un combat intérieur contre ses propres pulsions malsaines et un combat extérieur contre les serviteurs du mal ; et pouvoir dire à chaque espace qui sépare la chute de deux grains de sable : « Je veux être un homme qui parle avec la bouche et la parole d'un dieu, qui agisse avec les mains d'un dieu. Je veux créer des œuvres qui travaillent dès l'aube à l'accroissement du jour, des œuvres qui réjouissent le regard d'un dieu à la lumière du soleil. »

Ainsi parlait le Maître*.

La discussion continua ainsi, interminable. Il n'y avait aucun sujet qu'il ne connût parfaitement, me surpassant en savoir et en sagesse. Si bien que lorsqu'il me quitta, toute force semblait m'abandonner. Après quelque temps je repris vigueur et courage et décidai de partir en quête à travers le monde pour parfaire mes connaissances.

Je trouvai, au hasard des chemins, un ermite dans le

* Zarathoustra : Zend Avesta.

désert auquel je racontai mon histoire et mes désirs de connaissance. A peine me répondit-il :

— Ne comprends-tu pas ?

Que je sentis un picotement étrange à travers tout le corps : je me transformais en âne.

Mon errance me mena au pied d'un arbre gigantesque où je grimpai miraculeusement sans aucun effort. Je rencontrai le peintre de l'arc-en-ciel qui ne voulut m'aider que si je lui rapportais le miel des abeilles d'or entreposé chez une sorcière.

Et toi, quel est ton malheur ? Te rends-tu aussi chez la sorcière ?

Orian lui conta Lune dans le palais, les pommes d'or dans le jardin du vieillard à l'énigme, le peintre de l'arc-en-ciel dans l'arbre magique...

— Faisons route ensemble, veux-tu, ami d'infortune ?

Ils ne tardèrent pas à arriver devant l'ancre de la sorcière : une simple maison de pierre, de chaume et de terre, élevée parmi les champs de blé parsemés de coquelicots et des fleurs bleues des chardons.

— Penses-tu qu'il faille se cacher pour l'observer et tenter de lui dérober le précieux élixir quand elle sera absente, ou tenter de lui parler ? Demanda prudemment l'âne.

— Un homme de rencontre m'a dit qu'il n'y avait aucun risque à l'aborder, aussi nous irons la trouver sans perdre de temps.

Mais surtout ne montre pas que tu sais parler : cela nous évitera sûrement des problèmes.

Ils tapèrent à la porte en bois : toc-toc-toc... !

Une femme à la peau parcheminée, une étoile bleue tatouée sur le front plissé, et vêtue de guenilles, leur ouvrit.

— C'est le ciel qui t'envoie avec ton âne, mon fils !

— Nous venons pour le miel des abeilles d'or.

— Vous en aurez autant que vous en voudrez, mais il vous faudra pour cela m'aider à rentrer les jarres qui contiennent ce miel et que j'ai laissé près de mes ruches.

Elles sont si grandes, si lourdes, si nombreuses... qu'il vous faudra la journée entière pour les rentrer.

— Nous acceptons ton offre, vieille femme. Nous allons commencer dès maintenant.

— Mais avant, je tiens à vous prévenir : je vous surveillerai lors du chargement des jarres et je vous fouillerai à chacune de vos sorties de la maison.

Ils travaillèrent sans répit, jusqu'à ce qu'il ne restât plus qu'une seule jarre.

— Ormuzd, murmura Orian ! Ne trouves-tu pas étranges ces innombrables jarres soi-disant emplies de miel alors qu'il n'y a pas une seule ruche ? J'ai un mauvais pressentiment, écoute bien.. : tu vas te mettre à braire le plus fortement possible, et lever une patte comme si elle était blessée. Je tenterai de persuader la sorcière d'aller quérir un remède, et, pendant ce temps, tu regarderas le contenu de la jarre.

L'âne se mit à braire si fortement que le vent se leva.

— Mon âne est blessé, ô vieille femme ! Il ne pourra porter son dernier fardeau. Mais si on le soigne, il pourra achever sa besogne.

Orian et la sorcière allèrent à la maison de chaume et de pierres. Dans une niche taillée dans la boue séchée du mur, entre les jarres empilées au fond de la pièce et la porte de rondins assemblés, des pains de cire formaient un temple de dentelle blanche et dorée à un

bocal opalescent dont le contenu était de l'or liquide, et jetait des lueurs évanescentes dans l'obscurité feutrée : le miel des abeilles d'or.

Ils prirent des plantes macérées et un bandage, et ressortirent.

A ce moment-là...

— O vieille femme, j'ai oublié ma flûte à l'intérieur, je ne pourrai repartir sans elle.

— Tu la récupèreras au retour.

— J'ai fait promesse de ne jamais m'en séparer.

— Tu as pu la laisser, tu la laisseras encore jusqu'à ton retour.

— Je ne puis m'en séparer sans en mourir. Chaque seconde qui nous sépare dénoue un fil de la trame de ma vie.

— Tu as pu la laisser sans trop en souffrir, tu la laisseras encore jusqu'à ton retour !

— Je ne puis m'en séparer sans en mourir. Je sens déjà la mort fouler de son pas glacial les bordures du jardin de ma vie.

— Va donc chercher ta flûte ! Mais presse-toi.

Orian retourna à l'intérieur.

— As-tu retrouvé ta flûte ?

— Je la cherche à tâtons mais il fait sombre et ma vue s'affaiblit.

— As-tu retrouvé ta flûte ?

— Je la cherche à tâtons, mais il fait sombre et ma vue s'éteint.

— As-tu retrouvé ta flûte ?

— Je la cherche à tâtons, mais il fait sombre et ma vue n'est plus qu'un ciel noir.

— As-tu retrouvé ta flûte ?

— Je la tiens ! Mais ma vue n'est qu'une minuscule lumière égarée dans la tenture immense et obscure d'un ciel sans étoiles.

Orian ressortit, les yeux mi-clos et la marche hésitante.

— Est-ce que le soleil est devenu enfant que je le vois si petit ?

— Le soleil est toujours le même.

— Tu as raison, vieille femme ! Je le vois grandir. C'est de m'être séparé de ma flûte que j'ai failli être aveugle.

— N'as-tu rien emporté de ma maison ?

— Comment aurais-je pu emporter quoi que ce soit quand j'étais dans le monde des ténèbres ? D'ailleurs, regarde ! Où pourrais-je cacher un quelconque objet ?

— Tu aurais pu dérober du miel d'or ?

— Ne dois-tu pas nous en donner lorsque nous aurons fini notre tâche ?

— Tu as raison ! Allons chercher la dernière jarre.

Ils revinrent peu de temps après à la maison où ils rangèrent le dernier fardeau.

— Je te bénis, mon enfant de m'avoir aidé. Viens te reposer et partager mon repas, car il fait nuit et je ne peux te renvoyer ainsi. Demain, aux premières lueurs de l'aube, je t'éveillerai et te donnerai ta récompense.

— Mon âne est dehors, blessé. Je dois m'assurer qu'il va bien, je reviendrai aussitôt.

— Va le voir, et reviens vite. Le repas est presque prêt.

Orian sortit.

— Alors, Ormuzd ! Que cherchais-tu à me dire absolument ?

— Ah, si tu savais ! Vite fuyons, notre vie en dépend.

— Mais que contenait la jarre ?

— Vite, fuyons ! La jarre contenait les restes d'un homme. Cette femme est une sorcière qui nous découpera en morceaux et nous conservera dans une jarre avec du sel, de l'huile et du vinaigre.

Qu'importe le miel d'or, mieux vaut être un âne vivant.

— Je m'en doutais, courons aussi vite que nous le pourrons.

— Toi aussi tu renonces au miel d'or ?

— Ne t'inquiète pas pour cela, j'ai réussi à en prendre

— Mais, comment ?

...
Ils s'éloignèrent en silence, puis se mirent à courir, courir... jusqu'au lever du jour.

— Comment as-tu réussi à en prendre ?

— Lorsque je suis retourné à l'intérieur de la maison pour y récupérer ma flûte, j'ai feint d'être aveugle pour la remplir de miel et boucher tous ses trous avec de la cire. Et en sortant, la sorcière n'a même pas jeté un coup d'œil à son fourreau.

Vois ! Il y en a au moins l'équivalent de deux verres à thé.

La nuit laboure le ciel pour enfouir dans le sillon des étoiles la semence du rêve. Et de la moisson des gerbes étoilées je parerai, mon Occident, chaque parcelle de ta vie.

Avant de poursuivre le chemin du songe, enivrons-nous de thés odorants où baigne la mente fraîche.

Le conte est enfant du songe, il va te bercer, ma Bien-Aimée, de ses parfums et de sa tendresse.
Ecoute les battements lointains d'un cœur qui s'ame-
nuisent.
Le rythme se fait houle avant de s'estomper dans
l'écume amère qui se déverse sur la grève pour exhaler
un dernier soupir.
Ecoute le sable fin du temps qui s'écoule dans un
frottement de soierie et annonce la Fin.
Ecoute...

Orian et Ormuzd arrivèrent chez le peintre de l'arc-en-
ciel.

— Voici les prémices de ta nouvelle couleur, ô peintre
des étoiles. Dis-nous quel est notre chemin ?

— Toi, l'âne, approche et regarde-toi dans cette
goutte d'eau. Qu'y vois-tu ?

— Par le Juste ! Je me vois tel que j'étais, en homme !
Orian, suis-je réellement redevenu un être humain ?

— Je te vois comme je verrais un homme.

Le peintre continua.

— Tu n'as jamais été un âne. Les paroles des sages
ont buté sur les remparts de ta vanité. Mais des bour-
geons d'espoir, nés de ton cœur, ont percé la muraille et
t'ont contraint à l'humilité.

Tu es devenu un âne dans ton esprit, parce que tu t'es
persuadé que tu étais l'égal de la plus bête des créa-
tures : celle à laquelle on ne prête nulle intelligence.

Et les hommes te voyaient ainsi, en animal, car s'était
l'idée et l'image que tu avais de toi.

Tes yeux sont ouverts à présent.

Quant à toi, berger des forêts et des monts des Ouled
Yacoub, enfant de Berbérie et du monde, voici la route
de ton destin : Lune est au palais des cent portes. Il
n'apparaît que tous les cent ans, quelque part entre les
dunes, et un seul être en connaît la route : l'oiseau
du conte, que tu trouveras à l'orée des sables, dans
la palmeraie de l'horizon, vers le couchant. Presse-toi,
car le palais des cent portes et de cent ans va apparaître
bientôt.

— Avant de m'en aller, pourrais-tu me dire ce qu'est devenu l'homme qui a perdu son ombre ? Et pourquoi la sorcière ne l'a même pas remarqué ?

— Cet homme avait perdu son ombre car il était mort, et n'en avait pas la conscience. Il s'était éteint durant son sommeil mais l'avait oublié à son éveil. La sorcière ne pouvait le voir, ni l'entendre, car elle ne croit pas à la mort oubliée.

Il est retourné chez lui, creuser sa tombe, où son ombre l'attend.

Et de nouveau Orian s'en alla sur les chemins, ses pas de Berbère errant soulèvent la poussière du monde pour y semer la poudre magique du rêve.

Un diadème d'émeraude ceignant le front d'un géant de sable jaune lui apparut dans les volutes éthérées de l'air que le soleil faisait danser. Il arriva à la palmeraie, où les grappes de fruits mûrs ployaient du tronc nourricier. La lassitude tomba sur ses épaules comme un bout de ciel : il se coucha au pied d'un dattier. Son sommeil était si profond qu'il égalait la mort.

Des bêlements et des bruits de pas entremêlés le tirèrent de son sommeil. Son premier regard s'écrasa contre un mont boisé de pins, puis il aperçut le troupeau de chèvres et de moutons.

— Par Allah ! Quel est cet enchantement ? N'est-ce pas là la vallée de Tamza dans ma Berbérie natale, et ce troupeau est celui de ma famille ? Je reconnais ces monts pour les avoir sillonnés bien souvent, et ce bouc blanc avec une tache noire sur le front est le mien ! Que sont devenus la palmeraie, le monde magique de l'arbre ? N'était-ce qu'un songe ? Pourtant toutes ces épreuves semblaient bien réelles ? Et... Lune ?

Des perles humides tracèrent les routes de la tristesse sur son visage.

— Ce n'était qu'un rêve, si profond et si intense qu'il égalait la vie.

Il rassembla son troupeau et prit le chemin du village. Soudain, il entendit un murmure répercuté par l'écho : « Orian... Orian... Orian... Orian... »

— Seigneur, aie pitié de ta créature ! Eloigne de moi les mauvais génies des arbres. Ils se sont emparés de mon cerveau au point de m'avoir fait vivre un songe. « Orian... Orian... Orian.. Orian... Enfant, n'entends-tu pas le vent te rappeler au rêve ? Pourquoi douter ? Ne crois-tu pas à l'issue du voyage, que tu désires retourner chez toi ?

La route qui te sépare de ton village s'amenuise, choisis vite ! La poussière s'accumule sur les parchemins du conte : sans toi le récit reste inachevé.

Orian... Orian... Orian... Orian.. »

Orian retourna sur ses pas et s'assoupit à l'endroit de son éveil.

« Il ne faut pas désertier un rêve dont vous êtes la charpente, ce serait détruire un monde qui lui ressemble. » Dit le conteur.

C'est le chant d'un oiseau qui éveilla Orian, dans la palmeraie. Un oiseau si minuscule que lorsqu'il se posa sur la main d'Orian, il apparut plus petit que son ongle. Sa robe noire comme l'ébène avait la douceur de la soie, son œil gauche avait l'éclat du diamant et son œil droit le flamboiement de la sanguine.

— Quel rêve étrange, je viens de faire ! J'avais l'impression d'avoir rêvé tout ceci, que je n'avais pas quitté mon pays.

— TUITUI-TUITUI... TUITUI-TUITUI... lui répondit l'oiseau de jais.

— Comme tu es petit ! On te prendrait pour une mouche. Tu me fais penser aux oisillons du conte.



Connais-tu cette histoire ? Veux-tu que je te la raconte ?

— TUITUI-TUITUI... TUITUI-TUITUI... siffla l'oiseau sur son ongle.

— Eh bien, écoute :

« IL est ce qu'Il est, et nous a apporté le bien...

Il y a bien longtemps, dans le firmament des cieux, la Lune et le Soleil étaient tendrement unis et avaient de nombreux enfants : de tout petits oisillons encore maladroits.

Au matin, le Soleil partait sur la route tracée par l'azur pour accomplir sa tâche, tandis que sa compagne restait à la maison pour garder les enfants.

— Surtout, fais attention aux enfants ! disait chaque aurore le Soleil à sa femme.

Mais un jour la Lune s'endormit.

Alors le malheur à l'affût attira les frêles oisillons délaissés au bord du gouffre du ciel, et les poussa dans le vide où ils tournoyèrent comme des feuilles mortes, devenant de minuscules grains de sable, avant de s'abattre sur la terre.

Le soir arriva. Le Soleil rentra chez lui, harassé par le labeur, et trouva son épouse endormie et ses enfants disparus.

— O Lumière de mes nuits, où sont nos enfants ?

— O lumière de mes jours, je crains de m'être assoupie et qu'ils ne se soient éloignés. Je cours les chercher.

Mais on ne les trouva pas.

Le Soleil cria sa souffrance et sa colère dans le firmament qui s'embrasa : des étoiles brûlèrent, d'autres explosèrent.

— O lumière obscure, créature du sommeil, je n'aurai assez de ma vie pour te maudire.

Va de par l'abîme du ciel habiter une autre demeure, car je ne pourrais plus te regarder sans te haïr.

« Le conteur dit : c'est depuis ce moment que le Soleil et la Lune sont séparés comme le jour et la nuit. »

Peu après, le Soleil descendit sur la terre pour rechercher ses enfants.

Il n'était plus qu'un astre sans pouvoir.

Mais il eut beau fouiller les villes et les champs, les océans et les forêts, il ne les trouva point. Chaque soir il allait s'endormir au fond d'un petit lac pour se reposer, et deux pêcheurs qui l'avaient aperçu guettèrent son retour le jour suivant. Et lorsqu'il fut endormi, ils jetèrent leur nasse pour l'emprisonner. Ils l'emprisonnèrent.

— Quelle chance, mon frère ! Dit l'aîné. Nous n'aurons plus à nous éreinter pour aller chercher du bois quand l'hiver frappera à notre porte. Ni à acheter de chandelles.

Ils l'emportèrent chez eux et l'enfermèrent dans une solide cage en fer.

Dans la maison, qu'on avait calfeutrée, vivait une petite fille aux cheveux noirs aussi longs que des ramures de vigne vierge. Elle venait parler au Soleil qui ne pouvait lui répondre : la tristesse, telles des gouttelettes d'eau sur des fougères après l'ondée, cheminait sur les nervures de ses rayons avant de s'écraser au sol.

— Comme tu es triste, belle lumière ! Pourtant tu es si belle et si chaude ! Tu voudrais sortir de ta cage et rentrer chez toi ? Mais si je t'ouvre mes frères me battront, ils m'interdisent même d'ouvrir la porte ou les fenêtres.

Le matin se leva, et il n'y eut pas de lumière. Le monde était plongé dans les ténèbres.

« Le conteur dit : tous les êtres nés ce jour-là étaient noirs. »

La petite fille vint de nouveau voir le Soleil, et lui dit :

— Le monde est tout noir, dehors.

Tu sais, je me demande si tu n'es pas le Soleil car dès que j'ouvre un coin de fenêtre pour regarder dehors, ta lumière illumine le jardin. Mais si je t'ouvre, mes frères me battront.

— Petite fille, js suis le Soleil. Si tu ne m'ouvres pas, le monde sombrera dans le froid des ténèbres. Si tu me libères, je te ferai un présent si merveilleux que personne sur cette terre n'osera te toucher.

Et la petite fille prit les clés et ouvrit la cage.

Le Soleil s'élança au-dehors, voulut s'envoler dans les airs mais la nuit, la vraie, occupait le ciel.

Il courut vers les monts qui dressaient leur ombre imposante sur la vallée. Il se réfugia dans une grotte pour attendre le signal de l'aurore.

De retour dans leur demeure, les pêcheurs ne trouvèrent plus leur captif, mais une petite fille aux cheveux aussi longs que des ramures de vigne vierge et aussi blonds que les dunes du Sahara. Sa beauté était si parfaite qu'ils se prosternèrent à ses pieds. Et il en fut ainsi de tous les hommes.

Soudain, le Soleil entendit du bruit : était-ce un animal qui regagnait sa tanière ou les pas des hommes à sa recherche ?

Il se précipita dans les méandres profonds et sombres de la caverne.

Il courut, courut, courut... tant et si bien qu'il se perdit dans les entrailles de la terre.

La Lune, exilée dans le froid et l'obscurité de la nuit,

fut surprise et inquiète de la disparition du Soleil ; et à son tour elle descendit sur la terre. Mais où chercher ?

C'est alors que la terre sembla éclater. Des montagnes s'entrouvrirent pour cracher des torrents de feu liquide.

C'était le Soleil qui se lamentait, ses cris faisaient éclater la roche et de ses larmes qui se mêlaient à la pierre naquit l'or.

La Lune ne put s'empêcher de pleurer à son tour devant l'infortune de son époux, et de ses larmes qui se mêlaient à la pierre naquit l'argent.

Elle pénétra dans la grotte où sa lumière obscure était le soleil de la nuit, et en fit sortir son compagnon.

L'Aurore leur ouvrit la route du ciel. Ils rejoignirent leur demeure où ils s'aimèrent tendrement avant de se séparer, car il était dit dans tout l'univers que jamais plus ils ne partageraient le même toit.

« Pourtant, dit le conteur, malgré la perte de leurs enfants, le Soleil et la Lune s'aimaient toujours. Et lorsque la nostalgie leur rongea le cœur, dans la pénombre de l'éclipse ils s'aiment encore. »

A la fin du récit d'Orian, l'oiseau-mouche laissa tomber de son œil de sanguine une perle d'or et de son œil de diamant une perle d'argent. C'était l'oiseau du conte. Ses pleurs continuèrent de couler dans la main d'Orian, et formèrent une clé d'or et d'argent. Puis il s'éleva dans les airs et prit une grande allée bordée de dattiers. Orian le suivit, jusqu'à l'orée des sables où il disparut. Il se retrouva seul, face à la nuit qui drapait les dunes comme un voile de coton fin sur les seins d'une vierge farouche. L'ombre de la lune se promena tel un esprit solitaire sur les courbes de sable avant de se figer sur

la plus grande dune. Orian la suivit. Et au pied de la grande dune, sur l'autre versant, il aperçut le palais des cent portes et de cent ans. C'était un palais de marbre blanc où la lumière blême de l'astre de la nuit tintait sur les murs comme une onde cristalline et faisait jaillir de ses bulles argentées des milliers d'étoiles éphémères.

Cent portes en faisaient le tour.

Il s'approcha de la somptueuse demeure et pénétra dans l'aura de sa luminosité enchantée. Mais quelle porte ouvrir ?

Elles étaient bien closes et si distantes les unes des autres que la nuit n'aurait pas suffi à tenter de les ouvrir toutes. Et le palais ne sera plus de ce monde au matin, pour cent autres années.

C'est alors que l'ombre de la lune vint de nouveau se découper sur une porte : une porte d'or et d'argent. Orian approcha sa clé de la serrure : elle y entra. Il l'ouvrit; une onde de lumière diaphane le traversa. A l'intérieur, des murs de marbre ajouré et ciselé comme de la fine dentelle filtraient la lumière des cieux qui se reflétait sur de grandes fresques ou des mosaïques incrustées d'agate et de jaspe, et des fontaines de faïence émaillée s'élevaient dans des jardins dignes de l'Eden.

Les sons plaintifs d'une flûte caressèrent l'air embaumé. Il se dirigea vers les sources de cette musique, son regard émerveillé par la magnificence des lieux.

Ses pas le menèrent dans un jardin où les arbres, les fleurs et l'eau des fontaines écoutaient le chant d'une jeune fille assise sur un tapis. Elle s'arrêta de chanter, tourna lentement sa tête vers l'étranger qui venait d'apparaître au seuil d'une porte surmontée d'un arc persan.

Ses lèvres s'entrouvrirent pour donner naissance à des paroles semblables à des sons de musique mêlés de parfums odorants et des couleurs de l'arc-en-ciel :

— Amour, le temps a été long sans toi.

Pas un seul moment ne s'est écoulé sans que j'invoque ton nom. Depuis la première fois où je t'entendis, je n'aspirais qu'à être unie à toi. Tu as su de cette racine desséchée qui enserrait mon cœur faire éclore les roses de l'Amour ; approche pour cueillir ce qui est à toi.

Le sage a dit : « De la rencontre de deux mers naquit un océan. »

Ils quittèrent le palais, et la route qui s'ouvrait devant eux n'étaient pas celle de l'arbre magique, mais la grande route qui menait à Bassora.

Le conte aurait pu finir là, s'ils n'avaient pas rencontré le vieillard à barbe blanche sur le chemin, assis sur une pierre, qui leur dit :

— Si vous pouvez m'écoutez sans m'interrompre, je vous raconterai un conte nouveau. Mais sachez que si vous interveniez durant mon récit vous perdrez tout espoir d'en connaître la fin. Le voulez-vous ?

— Mais ô conteur des conteurs, lui dit Orian, ce conte est le nôtre ? Et de plus si je te laisse à nouveau le raconter nous resterons éternellement à t'écouter puisqu'il est comme un cercle qui n'a ni début ni fin !

— Enfant, tu as interrompu ma parole, tu seras donc prisonnier de ton histoire, car tu n'en connaîtras jamais la fin.

— O conteur des conteurs, dit Lune, comment pourrait-il être prisonnier d'un conte qui ne lui appartient qu'en partie ? Ne suis-je pas la moitié de l'histoire ? Et je ne t'ai nullement interrompu.

Je n'existe que par Orian, et Orian n'existe que par moi. Si tu le condamnes à errer dans son histoire, tu ne condamneras que le vide à errer dans le vide.

— Ta sagesse égale ta beauté, petite Lune. Je ne vous enchaînerai pas à mon récit, mais il vous faudra affronter une dernière épreuve : raconter votre histoire sans que personne vous interrompe ou sache qui vous êtes. Vous ne survivrez , à votre retour, que si vous psalmodiez « Au nom de Dieu, louange à Dieu » ; et ne parlez que les soirs de pleine lune.

Votre épreuve prendra fin lorsque vous aurez prononcé les paroles de la paix. Vous pourrez alors vivre comme les humains.

Nous nous couvrîmes de sept voiles pour ne pas être reconnus et regagnâmes Bassora.

Voilà toute l'histoire de notre infortune, ô grand calife. Puisse...

— Mon enfant ! Mes enfants ! s'écria le vieux seigneur en se jetant sur sa fille pour lui ôter ses voiles, la voir, la toucher, l'embrasser. Mais il n'étreignit que des tissus vides, tandis que le murmure d'une parole lointaine disait « Puisse le Miséricordieux nous accorder la Paix. »

Devant lui et sa cour, deux amas de tissus : l'un bleu, l'autre blanc, gisaient sur les coussins de soie et de fils d'or.

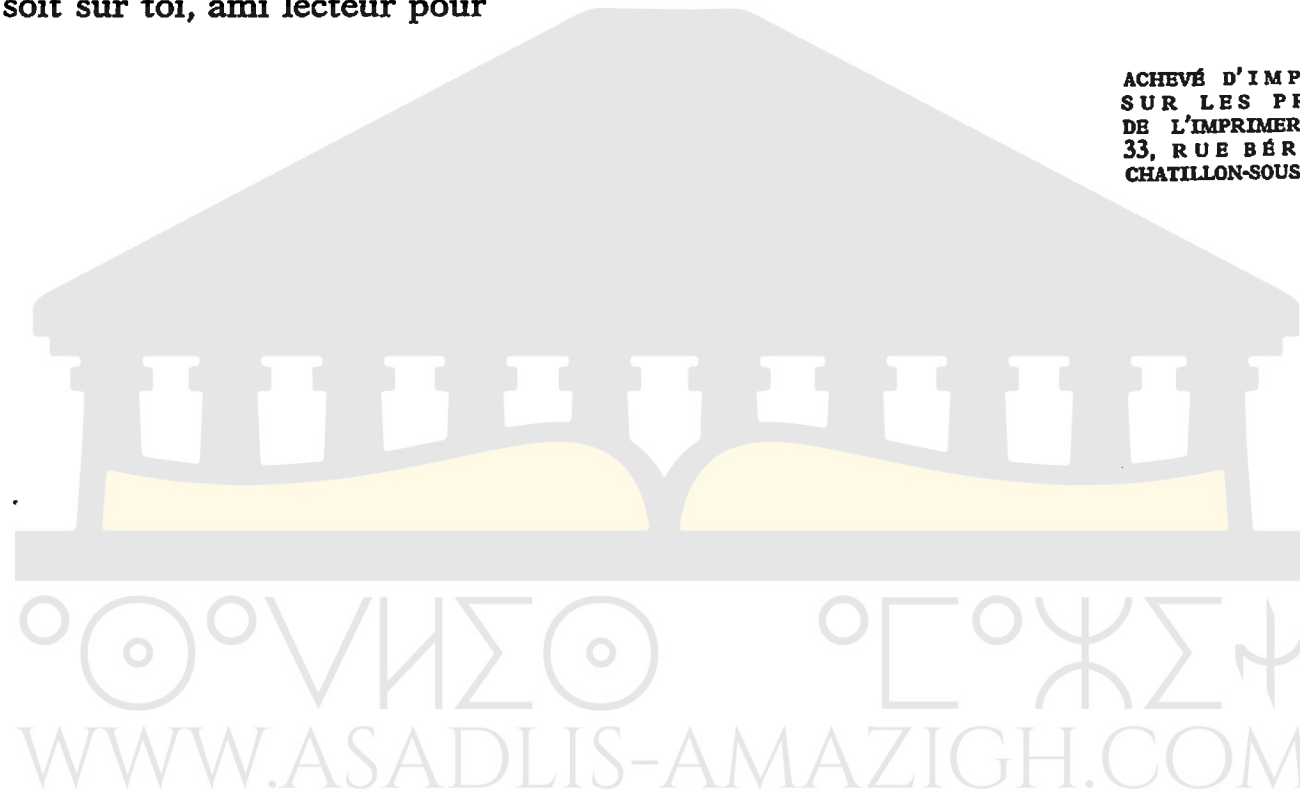
Une autre voix s'éleva dans l'espace de la grande salle : « Père ! Adieu, puisque l'Amour vous a aveuglé. Vous n'avez pu refréner l'élan de votre joie et avez causé notre exil parmi les étoiles. Nous ne pourrions t'en vouloir, ô mon généreux père : aurions-nous nous-même attendu si longtemps quand notre cœur reconnaissait l'être aimé ?

Lune et Orian ne seront plus de ce monde. Leur

demeure sera le palais des cent portes et de cent ans,
où ils accueilleront toutes les âmes en quête d'Amour,
pour leur raconter la chanson de Lune et Orian.
Et on les nommera Orient et Occident.

Que le salut de l'Éternel soit sur toi, ami lecteur pour
m'avoir écouté.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE S.E.G.
33, RUE BÉRANGER
CHATILLON-SOUS-BAGNEUX



Numéro d'impression : 3759
Dépôt légal : septembre 1987

CONTEURS
D'ICI ET D'AILLEURS

Coll. dirigée par Maya Arriz Tamza

Lune et Orian est le conte des soirs de pleine lune. C'est une quête : celle de l'Amour, et qui mènera le berger Orian vers le palais de sa bien-aimée pour y écrire avec le Kalam du peintre de l'arc-en-ciel le conte oublié ; le conte de la 1 002^e nuit.

Ecoute...

« Ce soir, la Lune a rendez-vous dans les dunes... »



Maya Arriz Tamza, né le 27 octobre 1957 dans les Aurès (Algérie), s'installe en France (à Marseille) avec sa famille en 1963. Après divers métiers et diverses études, il se consacre à la littérature et au soufisme.

Illustration : Mohamed KADA

ISBN 2-86600-292-X

PUBLISUD
15, rue des Cinq-Diamants
75013 Paris.

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM